







# J'ai mal à Platonov Georges Banu

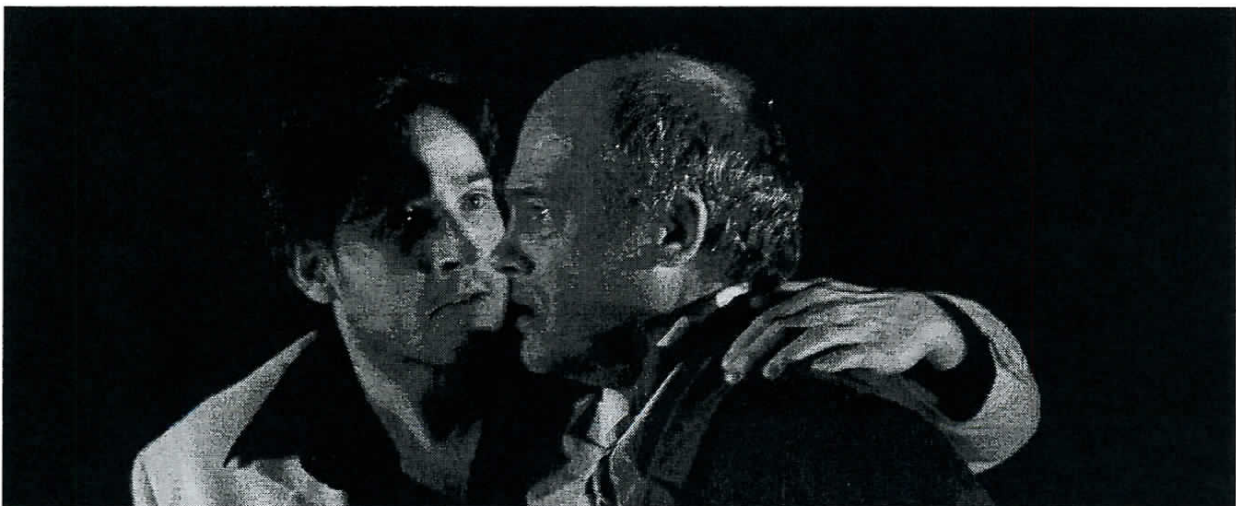
texte écrit pour la création de *Platonov* à Avignon

*Platonov* a la grandeur de certains débuts célèbres. Débuts dont la portée ne s'éclaire qu'ultérieurement, car lus alors dans la perspective des découvertes à suivre, des œuvres à venir : l'histoire de l'écrivain éclaire son commencement. Mais, en même temps, de telles œuvres fascinent parce qu'étrangères, non encore identifiables, œuvres de l'origine et non pas du parcours. Il leur manque ou plutôt elles sont libres de la perfection que l'auteur saura développer ensuite ; mélanges impurs, elles annoncent une voie, sans que celle-ci soit encore tout à fait dégagée. Si, ici on identifie le futur Tchekhov, en même temps, *Platonov* dispose d'une démesure qui ne sera plus sienne quelques années plus tard, à l'heure des chefs d'œuvre. Il faut monter cette incertitude initiale aussi bien que la parenté qui se dégage déjà. Comme dans la vie, lors d'une rencontre où reconnaissance et doute engendrent une perplexité : est-il lui ou pas, l'ami qui nous tend les bras ?

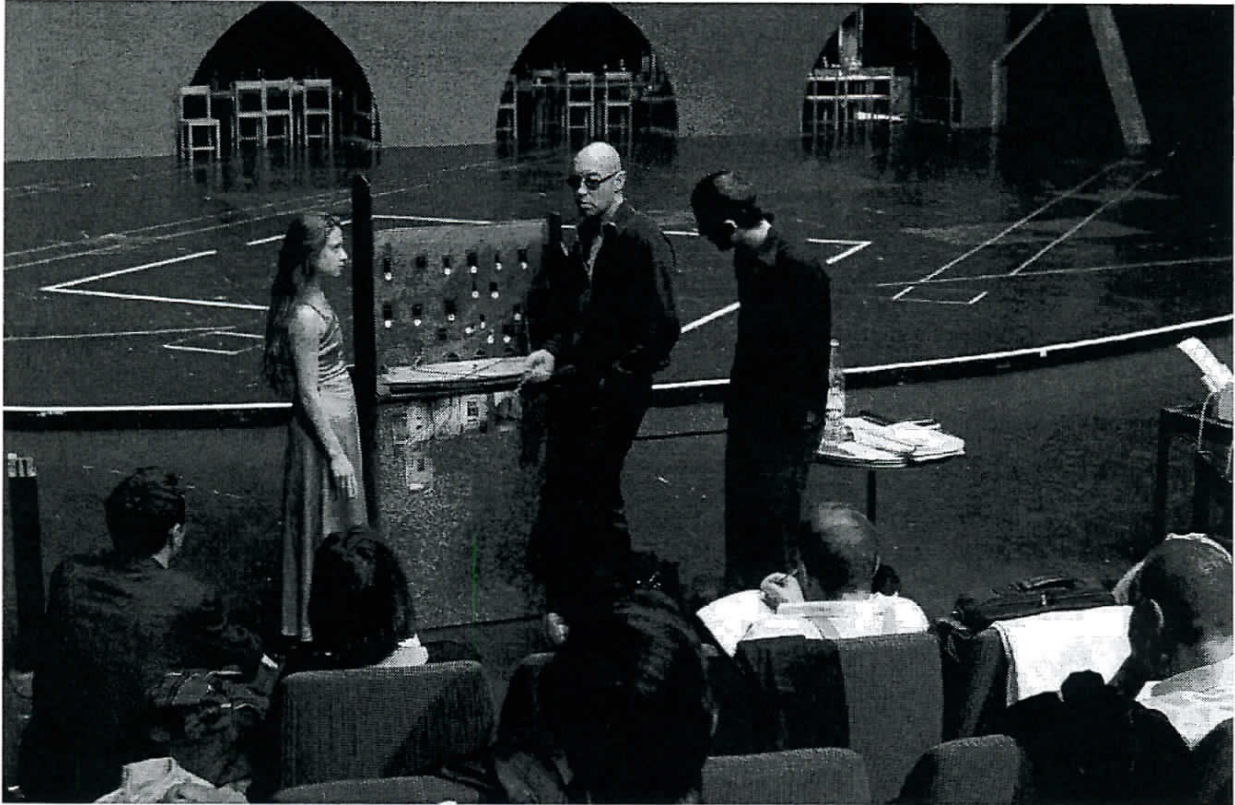
*Platonov* témoigne d'une volonté d'embrasser large que Tchekhov décidera de tempérer ensuite au profit d'un goût pour l'épure dont son théâtre deviendra indissociable. Maintenant il charrie encore des pans entiers de la société russe contrastée et multiple tout comme les auteurs réalistes, Ostrovski en particulier :

il reste ancré dans un monde dont il entend ne sacrifier aucun détail. Tchekhov ne découvrira l'attrait du symbolisme et les pouvoirs de la parabole qu'avec *La Mouette*. Son chemin le conduit de l'arborescence de *Platonov*, l'œuvre initiale, à l'exactitude de *La Cerisaie*, l'œuvre testamentaire : vingt ans durant il n'a pas cessé d'évoluer tout en restant le même. S'attaquer à Tchekhov c'est aussi interroger cette persistance avec variations.

*Platonov* fascine aussi dans la mesure où – acceptons la métaphore ! – l'or n'a pas encore été dégagé du minerai brut et pourtant on en repère sans cesse la présence disséminée. De cette tension provient l'écartèlement de l'œuvre, écartèlement entre le legs d'un réalisme qui avait fait ses preuves et l'émergence d'une vision en train de se préciser. C'est un portrait brouillé que cette œuvre ébauche et en même temps c'est d'une naissance que nous sommes les témoins. Impudeur qui explique peut-être pourquoi Tchekhov l'a abandonnée. Parvenu à une maîtrise discrète il n'aimait plus les troubles de l'accouchement auxquels *Platonov* nous confronte. Et ce texte on ne le retrouvera qu'après sa mort, empreinte du jeune homme qu'il fut.



*Platonov*. Photo de répétition, Tristan Jeanne Valès



Platonov. Photo de répétition, Tristan Jeanne Valès

### **Le décousu de la vie**

Un écrivain légitimait l'écriture fragmentaire par l'absence de liens, car ainsi, disait-il, on capte "le décousu de la vie". Le travail sur la discontinuité et le vide qui émerge de ces ruptures au quotidien, de ces sauts de conversation, de ces fractures imprévues fut développé par quelqu'un comme Ionesco au point d'en faire l'identité de son théâtre. Tchekhov, sans donner un caractère tout aussi explicite, voire même volontariste à ce regard sur le monde, en reste un des précurseurs. Alors que partout régnait la loi de l'enchaînement et la logique du continu, il procéda à une écriture qui se dérobe à de pareils déterminismes. Lui aussi assimilait "le décousu de la vie" à une forme de vérité, reconnaissance lucide d'un manque d'unité dont si peu d'écrivains ont éprouvé le désarroi.

Le premier acte de *Platonov* procède à une ouverture d'angle particulièrement large pour cet espace insulaire qu'est la propriété de la générale : déjà Tchekhov pratique l'isolement d'un monde que l'on retrouvera dans les textes de la tétralogie, de la *Mouette* à la *Cerisaie*. C'est d'un microcosme qu'il

s'agit et les différents modèles sociaux de la province russe arrivent les uns après les autres au point d'en fournir le spectre le plus complet. Tchekhov les convie et ils se présentent comme les figures d'un théâtre du monde réuni à l'occasion de la fête programmée. "Le décousu de la vie" semble ordonner ces entrées où le médecin – il annonce la figure récurrente de tout le théâtre de Tchekhov – et le marchand, le fils prodigue et le bandit se côtoient. Ensemble ils reconstituent un monde. Certes, aujourd'hui les personnages ne seraient plus les mêmes, mais si l'on souhaite restituer la variété contradictoire d'un univers, on ne peut pas faire l'économie d'une pareille exposition. Tchekhov expose sur le plateau ces êtres qui se connaissent et s'ignorent : la fête les attire tout en les laissant étrangers les uns aux autres. Rien ne semble ne les réunir sinon le contexte et l'enfermement de l'espace. Personne ne vient d'ailleurs en dehors du fils Glagoliev qui, en manque d'argent, rentre de Paris. Chacun s'avance et, à sa manière, se présente. Point de nécessité dramatique, point de



déterminisme, la coupure fait loi et Tchekhov procède à un véritable collage indifférent à tout ordre dramatique prédéterminé. Il ne se précipite pas et fournit des croquis bien précis. L'écrivain dresse une galerie de portraits et tantôt l'un tantôt l'autre captive notre regard parfois égaré par la multitude des hypostases. N'est-ce pas la logique de toute fête où le dispositif se met en place grâce à la succession d'entrées et des premiers échanges anodins. Parfois des conflits épisodiques éclatent, surtout liés à l'antisémitisme latent dont, dès le début, nous entendons les insupportables relents. Quelque part résonne l'écho du Marchand de Venise - d'ailleurs ici c'est le juif qui va acheter sous un prête-nom la propriété - revanche, comme dans Shakespeare, contre la haine quotidienne dont il n'a pas cessé de faire l'objet. Mais tout se traîne, rien ne démarre. "Un silence... Avez-vous vu l'ange passer ?..." s'interroge la maîtresse de maison après une des pannes de conversation qui reviennent cycliquement.

Si les autres personnages ne sont précédés d'aucun commentaire, Platonov, lui, les suscite au point d'être érigé en personnage emblématique, Il est, dit Glagoliev père "l'expression la plus achevée du flou qui dépeint notre époque... Quand je parle de flou, je songe à l'état de notre société... Tout est flou, incompréhensible à l'extrême... Tout est confus, mêlé inextricablement... Pour moi, notre génial Platonov est l'incarnation de ce flou". Comme à l'accoutumée, chez Tchekhov, tout personnage à chaque instant peut formuler une pensée défendable et cette fois-ci c'est ce bouffon de marchand en quête de mariage qui avance le diagnostic le plus juste sur l'état du monde dont "le décousu" est l'équivalent théâtral. Il répond à cette incertitude généralisée que l'existence de Platonov semble incarner sur fond d'ennui contagieux et de chaleur insupportable.

Le monde reste éclaté, et après chaque poussée de fièvre les liens se dénouent, et seul Platonov, interrogatif, continue à se fustiger : "peut-on aller contre son tempérament et, plus encore, contre l'absence de volonté ?" Car ce sont les symptômes qui expliquent, pour lui, sa chute et son désœuvrement. Les temps des études se perdent dans le noir du passé et aujourd'hui le personnage

ne fait que pourfendre son état. "Les souvenirs ont du bon mais... est-il possible... que la fin soit là ? Oh, non, mon Dieu, non ! Plutôt mourir... il faut vivre... Vivre encore... Je ne suis pas si vieux !" Le ton est donné et la multiplication des points de suspension atteste le doute qui s'empare de ce Platonov lucide et orgueilleux. Il déplore son état parce qu'il le juge à l'aune démesurée de ses attentes. Et alors la chute n'en sera que plus cruelle. Le monde est "décousu" et ce n'est pas Platonov qui pourra se charger de lui restituer l'unité. Déstructuré, lui-même est en lambeaux.

Ce monde est adulte et cruel ; tous vieux avant l'âge. Les corps sont souples, mais les passions déjà menacées. De là, sans doute, la crainte d'assèchement et la panique de l'ennui. Ne fait-on pas l'éloge de Platonov en invoquant ces arguments : "Parle librement avec lui, à cœur ouvert ! Il chasse la tristesse comme par magie". Lui, qui en est celui qui y succombe avec vertige. Et pourtant, lui résister semble impossible, lorsque de surcroît la nuit s'y mêle : "qu'il fasse seulement un geste, et tout peut arriver", avoue le personnage dont la chute provoquera le plus de drame.

### **Les désastres d'une nuit d'été**

Chez Tchekhov, la météorologie autant que l'espace, auront, toujours, un fort impact sur les êtres . Il y a un orage qui s'annonce, une lune qui se lève, un gel qui saisit, une ville qui s'enflamme. Ici, comme dans *Le Songe d'une nuit d'été*, les êtres se trouvent sous l'emprise d'un nocturne dont ils ne cessent pas de constater l'impact perturbateur. Et ils qualifieront tous, Platonov le premier, cette nuit particulière de "nuit maudite" ou de "fameuse". Personne n'en ressortira indemne.

Tchekhov construit une atmosphère : ici les passions se réveillent, il y a des chevauchées précipitées et des complots sordides. La fête ne fut que le préalable de ce que la nuit exaspère et libère. Le jeune Tchekhov dégage les convives de l'enclave initiale et déplace l'attention vers ce que l'on pourrait désigner comme étant un centre secondaire, la demeure de Platonov. Elle semble ne plus le protéger et, à la merci de ces appétits nocturnes, érotiques ou criminels, il ne lui reste qu'à subir les



assauts dont il est la cible. Il n'agit pas, sa force secrète vient, pour employer un terme oriental, du non-agir. Cela permet que l'on s'y projette, que l'on dresse des plans et que l'on envisage des aventures. La nuit est propice à de tels égarements et Platonov aussi. Dégagés de la censure diurne et aspirés par le vide de ce protagoniste en creux, les êtres se lancent dans la sarabande des désirs qui s'avéreront être violemment destructeurs. Il faut les écouter car tout y invite : "Par une telle nuit, avec un ciel pareil... mentir ?" s'interroge la Générale. Ainsi s'engagent les désastres d'une nuit d'été. Plus tard, l'appréciation sera différente : "une nuit de folie, immonde, honteuse", déplore le jeune Venguérovitch. Et, au terme de l'agitation, comme le fantôme sur les remparts d'Elseigneur un personnage craint l'aube : "ne tardons pas ! Il va faire jour...". Et d'ailleurs le vœu de représenter *Hamlet* se dessine déjà : "Nous projetons de jouer *Hamlet*" annonce Voinitsev qui se trompe de distribution en s'arrogant le rôle titre. En réalité cela, l'accord est général, revient tout naturellement à Platonov.

Dans la confusion qui s'installe avec accidents et

complots minables l'assimilation de *Platonov* à *Hamlet* est lâchée. Tchekhov était un passionnée de "la pièce des pièces" et il va la reprendre souvent, ici ou ailleurs. (Comment oublier que *La Mouette* débute sous le signe d'*Hamlet* aussi ?) Il ne fait pas de doute que Tchekhov fait sienne la lecture du XIX<sup>e</sup> siècle inspirée par Goethe en particulier qui considérait que l'excès de pensée entraîne les défaillances du faire chez le prince danois. Platonov ne se fustige-t-il pas aussi pour la même inaptitude de passer à l'acte au point que, parfois, l'on joua la pièce sous le titre *Un Hamlet de province*. Il y a là du Shakespeare, mais corrigé par la dérision tchékhovienne. Ce qui débute sous le signe d'un romantisme effréné échoue lamentablement. Ce contraste, Tchekhov le cultive tout au long de *Platonov*.

### **Un héros par défaut**

La littérature russe va décliner avec insistance la figure de l'homme de trop. Il traverse le XIX<sup>e</sup> siècle et Platonov se rattache à cette maladie de l'identité, à cette insupportable panique, bref au sentiment



**Platonov.** Photo de répétition, Tristan Jeanne Valès



éprouvant de l'inutile. "Je ne finirai rien parce que je n'ai rien commencé" profession de foi. L'homme de trop c'est l'homme qui ne trouve pas sa place, rebelle à l'intégration autant qu'inapte à toute affirmation. Platonov fascine parce que déchu de son image première : l'idéal qu'il incarna ne s'est pas confirmé, mais sa force provient du fait qu'il n'entretient nulle illusion et qu'il éprouve avec cruauté l'ampleur de sa chute. Il n'a rien d'André Prozorov des *Trois Sœurs* : Platonov mesure avec lucidité l'écart entre l'attente qu'il suscita et l'état où il se retrouve. "J'occupe une place qui n'est pas la mienne, celle de maître" ricane le héros qui a échoué dans un médiocre poste d'instituteur. S'il n'a rien d'un maître, oui, il n'a pas acquis la sagesse paisible, Platonov n'en reste pas moins un révolté. Il dérange et excède ses proches qui, tous, sauf lui, s'accommodent d'eux-mêmes. Et si tant de femmes l'aiment encore c'est justement parce qu'il ne s'aime pas lui-même. Par ce désaveu de soi, Platonov s'échappe de la médiocrité ambiante et sauvegarde sa posture de résistant. "Il n'est rien en moi à quoi se raccrocher, rien qu'on puisse estimer et aimer", avoue-t-il exaspéré. Le milieu ne l'absorbe pas, il lui échappe aussi bien par le regard critique qu'il porte sur sa défaite que par l'irresponsabilité des désirs dont jusqu'à la fin il s'avérera être le jouet : en pleine dérive finale, ne s'emploiera-t-il pas à séduire une fois encore cette petite idiote de Grekova ? *Platonov* se place au croisement d'*Hamlet* et de *Don Juan*.

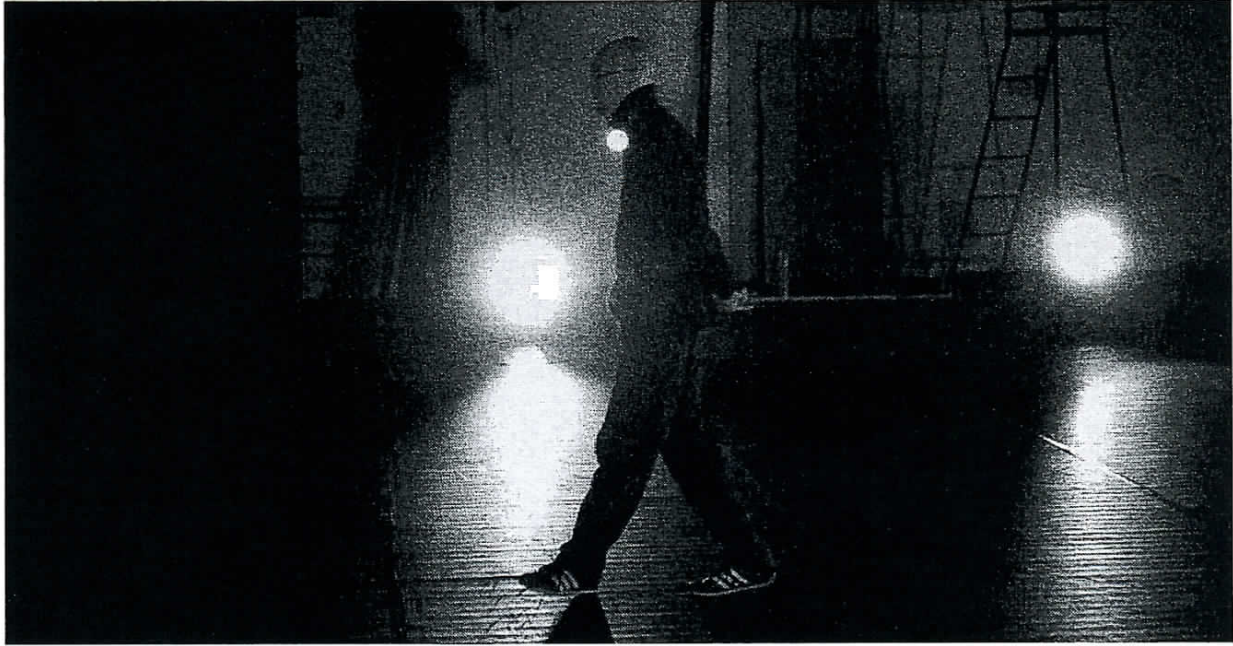
Platonov est un personnage qui s'abhorre par rapport à un modèle humain supérieur et nullement par comparaison avec les convives de la fête ; son solipsisme c'est sa force. "Je suis une cloche, vous êtes une cloche. La différence est que je me sonne moi-même, alors que vous, ce sont les autres... Bonne nuit". C'est presque Hamlet qui s'adresse à Polonius. "Tout est vil, abject, ignoble ! Tout... abject... vil..." balbutie plus tard Platonov avec un profond sentiment d'impuissance. Et, ailleurs, ne retrouve-t-on pas les mêmes échos hamlétiens, mais cette fois-ci lors des échanges furtifs avec une de ses amantes : "je suis faible, effroyablement faible ! ... Je suis incapable de t'apporter la paix !". Platonov désespère des autres autant que de lui-même. Et en ce sens il se rattache à la catégorie des

mélancoliques. Il fait le constat de l'échec et cela le désolidarise de la communauté : il est seul parmi les autres. "Comme tout est minable, sale, usé jusqu'à la corde" s'exclame-t-il avec une angoisse chronique. Il n'agit pas, certes, mais autour de soi les autres savent que parler c'est d'une certaine manière agir. Eux, ils s'agitent, Platonov par la révolte du non agir les rejette. Il ne se rend pas, mais il parle, beaucoup et tout de même bien ; c'est la raison pour laquelle ils finiront par le traiter de "Platon minuscule". Tchekhov avait inscrit dans le nom même du héros ce rapprochement. Platonov dispense des leçons de platonisme avec un succès modéré.

Il y a chez *Platonov* une horreur de la théâtralité, comme chez Tchekhov d'ailleurs, et l'on retrouve dans les remarques du personnage l'écho de certaines lettres de l'écrivain : il faut se méfier de toute rhétorique gestuelle ou orale. L'impact des émotions ne supporte nulle affectation. Tout le théâtre de Tchekhov est fondé sur cette méfiance que le jeune homme qu'il était éprouvait déjà : "pourquoi vous lancez-vous dans de beaux discours... ? Il me semblait que vous étiez malheureux... Tout entier à votre chagrin. Et en même temps vous vous montrez théâtral ? A quoi l'attribuer ? A un manque de sincérité ou... à la bêtise ?" interroge Platonov. Plus tard, sensible à cette méfiance à l'égard du théâtre, l'un de ses adversaires, en s'adressant à lui, vise cyniquement le point sensible : "Le dénouement est proche, tragédien !".

Tchekhov annonce ici un des motifs privilégiés de ses futures pièces : celui de la vie nouvelle. Tout le monde agite ce chiffon rouge sous les yeux d'un Platonov qui fait semblant d'y croire sans jamais entretenir de telles illusions. S'il se laisse emporter par de programmes de changement, c'est toujours pour mieux les décevoir. A la pulsion "héroïque" d'une utopie personnelle succède chaque fois le recul d'une décision reportée et d'une perspective annulée. "Je ne veux pas de nouvelle vie. Je ne sais déjà pas quoi faire de l'ancienne", clame-t-il excédé par tant de leurres auxquels il finit toujours par se dérober. Platonov suscite des illusions qu'il s'emploie à défaire : géniteur et tueur également. Cette incertitude se trouve, sans doute, à l'origine de ce constat qui les exaspère et qui pourtant attire ses





Platonov. Photo de répétition, Tristan Jeanne Valès

partenaires : "je me fuis moi-même". Plus il se déteste, plus il se livre et suscite des appétits de pouvoir. Mais, par un infatigable réflexe d'auto défense, il les déjouera toujours car sous ses dehors indécidables Platonov ne laisse à rien d'autre le jugement sur soi : "je me règle mon compte à moi-même" sans diable ni dieu pour soutien. Y-a-t-il d'aveu de solitude plus extrême ? Et d'orgueil aussi ? Il est un héros romantique contrarié. Tchekhov en fait le centre vide de la pièce où il ne déploie jusqu'au bout cette pratique de la "choralité démocratique" qui distinguera ses œuvres ultérieures. Ici il reste encore prisonnier de l'esthétique du protagoniste qui focalise l'intérêt général, esthétique qui domine le XIX<sup>e</sup> siècle. C'est avec *La Mouette* que Tchekhov s'en dissociera. En dépit de son isolement et de l'apparent rejet général, Platonov reconnaît les risques que la séduction qu'il exerce peut déclencher. Sans réserve il se qualifie d'"ordure pensante" que l'on doit enterrer au plus profond afin de ne pas "contaminer l'atmosphère". Il n'y a pas d'expression plus violente de la détestation de soi que cet appel à l'anéantissement absolu. Et malgré cela il s'adresse à ces conquêtes féminines, dans un dernier sursaut, tel un Don Juan à la dérive : "je vous aime toutes". Platonov se place-là, entre le désir jamais assouvi et la honte qui "le dévore". De cette indécision il fait son destin : "Hamlet avait la terreur des songes... moi,

j'ai peur... de la vie". Et, malgré tout c'est lui qui l'incarne car, sur sa dépouille la Générale ne cessera pas de répéter inlassablement : "Ma vie". Parce qu'il donnait la vie, Platonov en fut dépossédé. C'est ce qu'on aime en lui.

Platonov a mis son existence sous la bannière de cette horreur de soi qu'une seule réplique concentre : "J'ai mal à Platonov". Mais cet être qui se révolte tant ne saura pas se donner la mort. Il va falloir qu'une femme s'en charge. Platonov, l'homme de trop ce sera jusqu'au bout un héros par défaut.



# Pour l'amour de Platonov

L'Express  
4/10 juillet 2002

En ouverture du festival, Eric Laacascade confronte les noirs desirs du jeune Tchekhov à la muraille du palais des Papes et de la cour d'honneur. Rencontre

**V**ous avez attendu d'attendre la quatrième pour monter, coup sur coup, quatre pièces

de Tchekhov, *Après Ivanov*, *La Mouette* et *Les Trois Sœurs*, voici Platonov. Pourquoi avoir attendu si longtemps et pourquoi monter si souvent cet auteur ?

► J'ai découvert Tchekhov, et en particulier *Ivanov*, à ce moment de ma vie. J'en ai été bouleversé. Tout me touchait : les personnages, la fable, les passages. J'avais l'impression que l'auteur avait tout compris de la vie affective et de ses aléas. Ce sont des choses que j'aime aborder au théâtre.

*Ces passages vous les avez digérés à travers Racine, Sophocle, Claudel.*

► Et dans *Frober les pythons*, texte composé avec les élèves de l'école du TNS, Pédère ou Electre sont des personnages très théâtraux, très types. Alors que chez Tchekhov j'ai trouvé des personnages proches de mon quotidien, des êtres avec lesquels j'aurais pu aller prendre un verre au bar, partager des confidences de nuit. Tchekhov me parlait à l'oreille, j'en ai été touché.

*Vous ne vous êtes jamais dit que vous auriez perdu du temps avant de monter ce théâtre-là ?*

► Non. Ce que j'ai fait auparavant a préparé cette rencontre, m'a permis de former un vocabulaire théâtral, d'accomplir un travail sur les signes. Il m'a permis de m'intir, aussi. Je pense que l'on n'aborde pas Tchekhov à 20 ans comme à 40.

*Quel est votre sentiment face à son œuvre ?*

► Son théâtre continue à me poser d'importantes questions de mise en scène et, en même



Eric Laacascade.

temps, je me sens en fraternité avec lui, dans une sorte de désinvolture, de connaissance intuitive plutôt qu'intellectuelle. Le fait d'avoir fré-

quenté l'homme adulte avant le jeune homme de 22 ans qui écrit *Platonov* crée ce regard complexe. Celui d'un grand frère vis-à-vis d'un adolescent encore sous l'influence de ses lectures (Dante, Shakespeare, les Russes) et de sa famille.

*Comment expliquer qu'un garçon si jeune ait une telle connaissance de l'homme ? Par le génie ?*

► Absolument. Le génie. Comme Rimbaud au même âge. Il y a comme cela des fulgurances qui n'ont rien à voir avec l'âge. C'est un état de réceptivité au monde et à ses passions qui, peut-être comme chez le jeune Brecht de *Baal*, relève d'une sensibilité extrême, d'un désir de s'affirmer

comme homme, par rapport à la société et à la femme en particulier.

*Qui est-il, ce Platonov ?*

► Le gamin de la cour de récré, plus fort, plus beau que les autres. L'adolescent fascinant, révolté, poète, iconoclaste, séduisant femmes et hommes. Le militant politique de 22 ans qui parle mieux que les autres et dont la violence peut exploser à chaque instant. Puis c'est le type de 30 ans, le bouite-en-train de toutes les fêtes, séduisant, un peu caractériel. Et, en même temps, c'est un trou noir où les gens impriment leurs propres pulsions, un mystère, un homme qui va mourir dans

trois semaines et qui le sait parce que, lorsqu'on va mourir, on le sait, on le sent. Un homme dangereux pour les femmes, un homme qui les attire alors qu'elles savent qu'elles vont souffrir, mais elles y vont quand même parce que, comme toutes les femmes, elles espèrent le changer, en faire un homme.

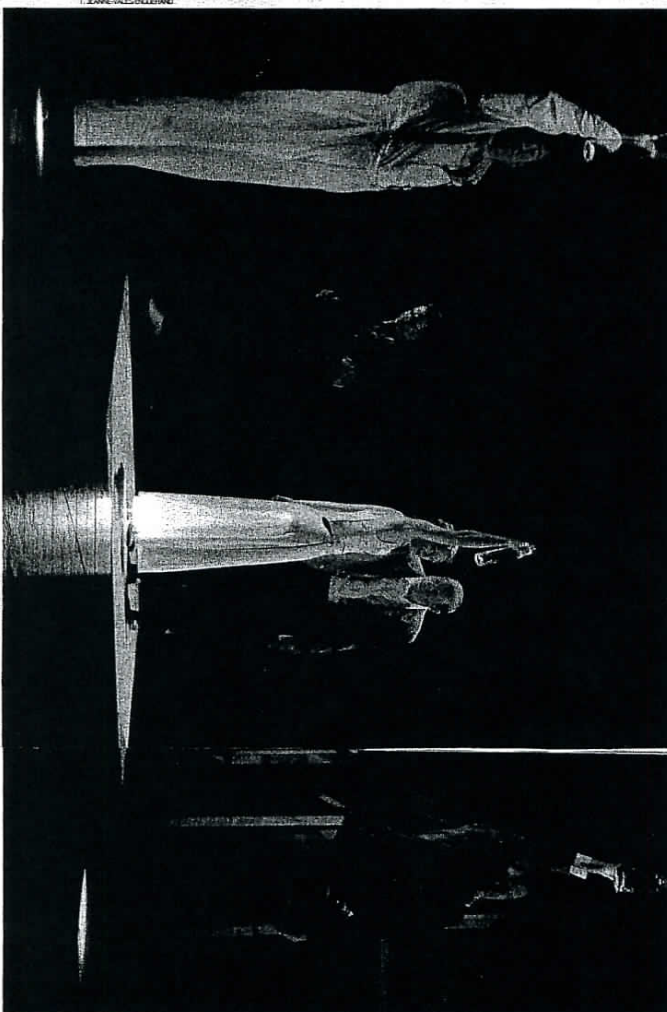
*Le titre original de la pièce évoque le fait d'être sans père.*

► *Platonov* est aussi une pièce sur la transmission manquée :

trois semaines et qui le sait parce que, lorsqu'on va mourir, on le sait, on le sent. Un homme dangereux pour les femmes, un homme qui les attire alors qu'elles savent qu'elles vont souffrir, mais elles y vont quand même parce que, comme toutes les femmes, elles espèrent le changer, en faire un homme. C'est que qu'un qui aime l'amour, un être totalement sincère au moment où il est là et qui peut vous oublier en deux jours.

*Le titre original de la pièce évoque le fait d'être sans père.*

► *Platonov* est aussi une pièce sur la transmission manquée :



à père manquant. Ils manquent les pères sont absents, les pères sont lâches, les pères sont domestiqués. Les fils sont donc immatures, féminisés, sans modèles masculins, sans repères. Dans le texte italien, il y a un monologue d'une page dans lequel Platonov raconte la mort de son père. J'ai repris ce fragment, introductible dans les versions françaises, où il raconte que son père est mort en lui disant : « Tu vois, la misère, cela fait fuir tout le monde, y compris les amis. »

*Et les amis, c'est Glagolev, Voinitsev, etc. Une communauté. Car tous ces jeunes gens ont grandi ensemble, leurs pères étaient amis. C'est une histoire très familière, il y a plein de relations freudiennes à l'intérieur de tout cela.*

► Dans une lettre à Anton, son frère Alexandre, qui trouve la pièce ratée, estime que le jeune auteur, qui a tout mis dans cette première œuvre, ne pourra plus en écrire d'autre. Peut-on dire qu'il avait raison et que Platonov est la matrice de *Kavrev à venir* ?

► Ce n'est pas faux. Bien des pièces futures sont contenues dans celle-ci, en effet. Ensuite, Tchekhov va simplifier, élargir, radicaliser son écriture. Ce qui est étonnant, ici, c'est que les trois premiers actes sont d'un foisonnement presque romanesque, tandis que les deux derniers marquent un resserrement de l'écriture qui annonce les pièces de la maturité et ouvrent sur des *Cerastie*, sur des *Ivanov*, voire sur des mises en scène de Laacascade quand il monte *Ivanov* ou *La Mouette*. On en verra des signes sur le

plateau. Il est significatif que, sur la fin, j'ai retrouvé ma façon de mettre en scène, tandis qu'au début j'ai été porté par la fantaisie du jeune homme.

*Cette fantaisie fait-elle de Platonov la pièce la plus « légère » de Tchekhov ?*

► De celles que j'ai montées, c'est la plus légère. Mais attention ! Elle est sombre, noire, sanguine. On assiste à un meurtre en direct, alors que d'habitude ce sont plutôt des personnages qui se suicident en coulisse. Cependant, la fantaisie est très forte, beaucoup plus forte qu'ailleurs. Tchekhov écrit sous l'influence de Shakespeare. J'ai eu souvent l'impression qu'il venait tout

Juste de passer *Hamlet* et *Le Songe d'une nuit d'été* pour travailler. Et puis il y a du Mozart et du *Don Giovanni* dans cette pièce, de la passion théâtrale, aussi. Et Socrate. Et Platon, évidemment : Platonov sort de la caverne et le voilà confronté à la vie.

*Quart à vous, vous jouez Ossip, le bandit le malade.*

► J'ai été appelé par ce rôle. Ossip, c'est celui qui voudrait tuer Platonov. Il est assez triste que le metteur en scène tente de tuer son acteur principal. Comme dit Malakovsky, « il faut savoir piétiner la gorge de ses propres passions ». ●

Propos recueillis par Laurence Ulian



## FESTIVAL D'AVIGNON

## Théâtre

Le théâtre est en liberté et le off fait le plein de spectacles.  
« Le Vif du sujet » donne carte blanche à de jeunes danseurs et chorégraphes.

# « TCHEKHOV OUI, MILLE FOIS OUI »

Dans ce lieu mythique voué au théâtre qu'est la cour d'Honneur, Éric Lacascade monte *Platonov* de l'auteur russe Anton Tchekhov. Il nous explique pourquoi ce choix s'est imposé à lui, et la riche gestation de ce projet.

**A** lors voilà. Deux ans après une trilogie entièrement consacrée à Tchekhov (*Ivanov*, *La Mouette* et *les Trois Sœurs*) jouée ici même à Avignon en bordure des remparts, Éric Lacascade monte une pièce de jeunesse de l'auteur russe, *Platonov*, à la cour d'Honneur. Ce n'est pas une consécration, plutôt un juste aboutissement des choses, celui d'un parcours théâtral des plus originaux d'un metteur en scène qui n'hésite pas à se plonger à corps perdu dans des aventures époustouflantes où acteurs et spectateurs ne sortent jamais indemnes. Rencontre sur les lieux de la représentation, quelques jours avant que les trompettes de Maurice Jarre ne battent le rappel du public sur les coups de vingt-deux heures, dans une cérémonie dont on ne se lasse pas puis- qu'elle nous conduit dans l'un des plus beaux lieux jamais consacrés au théâtre.

**Décidément, Tchekhov semble être un de vos auteurs de prédilection...**  
Éric Lacascade. J'ai lu cinquante ou soixante auteurs pour la cour d'Honneur. Cela ressemble à une « commande » dans le sens où il y a un espace, un public et l'on doit faire en fonction de ces deux paramètres particuliers. J'ai davantage tenu compte du public pour ce choix de spectacle que pour d'autres. J'ai lu *Platonov* encore une fois scolairement et il s'est imposé. Je n'avais envie d'aucun autre texte. Alors oui, encore Tchekhov ! C'est comme un réalisateur que tu aimes : jamais tu ne te lasses de voir un troisième Truffaut. Idem pour Tchekhov, je ne me lasse pas de le monter. J'ai pensé *Platonov* comme un spectacle populaire qui doit marquer le plus grand nombre de gens. Il s'agit de rendre compte d'une histoire épique, romanesque et sensible le plus intelligemment possible. Cela induit des partis pris dans la mise en scène, un grain de fantaisie aussi. Je me suis autorisé des choses que je ne m'étais pas permises jusqu'alors.

**Par exemple ?**

Éric Lacascade. Je crois être au plus

près de mes désirs, au plus près de mes instincts, de mes envies du moment, une liberté que le grand espace et l'importance de l'enjeu m'ont étrangement donné. L'effet aurait pu être tout autre.

**Ce sont les mêmes comédiens avec qui vous avez l'habitude de jouer qui participent à cette aventure. Un choix volontaire ?**

Éric Lacascade. Oui. Ils sont une vingtaine à travailler avec moi régulièrement, certains depuis très longtemps. Entre nous, il existe une confiance, des désirs et une envie réciproques. Nous partageons une communauté de pensée, une même façon de faire du théâtre. Nous sommes proches. J'ai donc appelé le ban et l'arrière-ban pour fournir tous les rôles, même ceux qu'on a coutume d'appeler les « petits rôles », tenus, ici, par des acteurs qui à d'autres occasions ont joué des rôles

plus importants. Cela est possible parce que tous ont un vrai désir de travail, une envie plus forte pour l'aventure en général que pour le rôle en particulier. Ils sont sur le propos de la pièce, sur Tchekhov, et tout ça les intéresse, les passionne. Emmener ces acteurs dans la cour... Aucun n'y a jamais joué. C'était ces gens-là que j'avais envie d'emmener et même si on doute quelquefois d'un rôle ou d'un acteur pour le rôle, on le prend parce qu'on se dit que c'est normal qu'il soit de cette aventure nouvelle et forte, unique, qui réunit quinze acteurs sur un plateau pendant cinq heures.

**La question d'avoir des stars s'est-elle posée ?**

Éric Lacascade. Quand, dans la cour d'Honneur, on ouvre depuis dix ans le festival avec des stars, évidemment que la question se pose. C'est pour cela que je parle de com-

mande, mais d'une commande souple, dans une discussion ouverte avec la direction du festival. Nous nous sommes écoutés, j'ai écouté leurs propositions de rencontre avec de grands acteurs de théâtre ou de cinéma et eux ont su écouter ma proposition, mon idée de ne pas partir sur un Shakespeare ou un autre auteur qui - a priori - cadre avec la cour. J'ai su les convaincre, et pour Tchekhov, cet auteur de l'intime, et pour les comédiens. Tant pis pour un Marivaux avec deux ou trois acteurs de cinéma connus. Cela s'est posé mais pas imposé.

**Tchekhov, un auteur de l'intime, certes, mais aussi un auteur qui brosse un portrait de la société russe de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle de manière pétillante, drôle, avec des sous-entendus permanents. Vous en parlez d'abord comme un auteur de l'intime...**

Éric Lacascade. C'est vrai mais c'est l'étiquette qui lui est donnée par les gens de théâtre. Il est vrai que ses pièces sont pleines de rebondissements ; qu'il y a tout un foisonnement de personnages impressionnant mais il va tellement fouiller au cœur des gens... Je n'ai jamais parlé de la petite musique de Tchekhov, de l'intimité ou de la confiance contrairement à beaucoup de dramaturges qui font référence à cette ambiance un peu confinée. Je suis plus dans les grandes envolées et je parviens à y trouver beaucoup d'air. Si, pour beaucoup, cela reste une partition de piano mécanique, douçâtre et un peu amère j'y trouve, moi, une énorme violence, des emprunts à Mozart ou à Shakespeare.

**Platonov tout comme Ivanov nous renvoient à nos propres interrogations, comme si ces questions étaient éternelles...**

« Le théâtre est une formulation du désir (...). » Éric Lacascade et Millie Lobos dans *Platonov*.





FESTIVAL D'AVIGNON

Éric Lacascade. Elles le sont et elles sont particulièrement bien posées. C'est étonnant comme il suffit de reprendre le texte, d'enlever quelques didascalies très connotées pour arriver à des passages essentiels, très forts, très emblématiques des passions des gens. Et intemporels. C'est étonnant, oui.

**C'est peut-être ce qui motive systématiquement votre choix quant à Tchekhov ?**

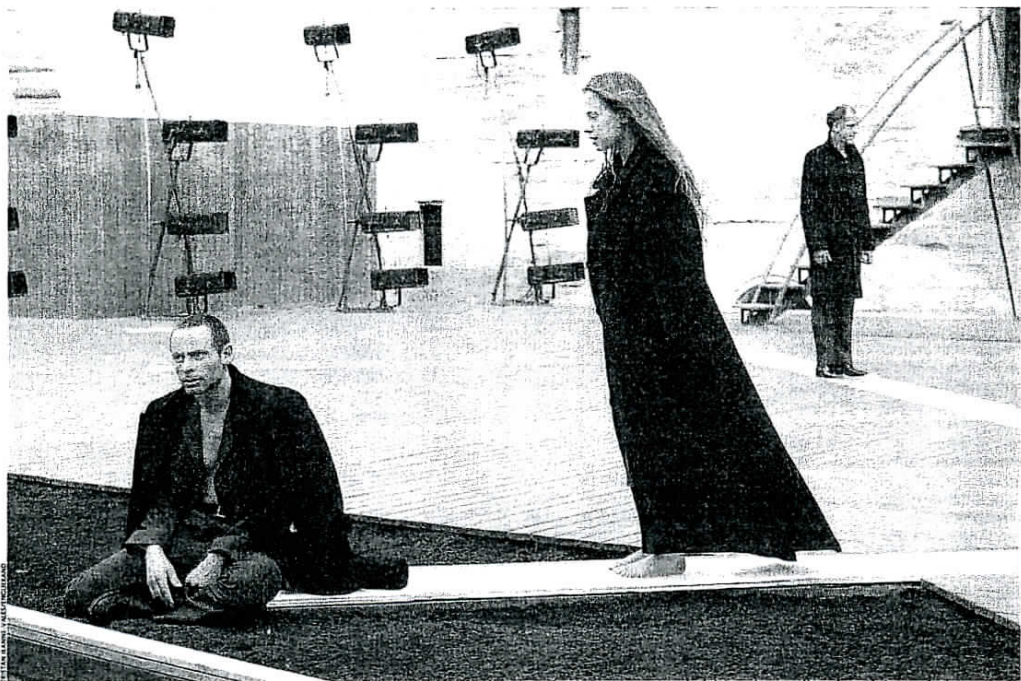
Éric Lacascade. C'est effectivement la force des histoires, la force des sentiments, la fulgurance des ravages passionnels, la crudité, la cruauté et l'humour. L'humour... Les personnages sont dérisoires et donc font sourire et cette dérision est en même temps tellement humaine... Tous les jours l'on apprend à mettre de la distance avec ce que l'on vit, à regarder puis à éclater de rire ou sourire de façon cynique; ou sourire jaune; ou rire jaune; ou rire bruyamment, fort. Il y a de ça chez Tchekhov, cette capacité à nous emmener vers des choses fortes. Alors on colle au personnage puis, d'un coup, s'établit une espèce et l'on mesure l'absurdité de la chose.

**Platonov est dans la cruauté et, en même temps, il est pathétique par certains aspects. On a l'impression qu'il est quand même très seul alors que tout le monde l'aime, l'attend, le désire...**

Éric Lacascade. Ce procédé d'écriture est assez intéressant: il vous oblige à coller à la fable tout en vous faisant prendre de la distance. L'on peut alors travailler sur quelque chose d'un peu brechtien, un peu distancié. Et puis, à d'autres moments, l'on est complètement dans le personnage. Pour le public, s'opèrent alors ces allers-retours entre la catharsis et cette distance prise et renforcée. Il est intéressant d'étudier ces allers-retours. Cela fait travailler le spectateur. Il doit payer régulièrement un peu de lui-même, parce qu'il ne suffit pas qu'il ait payé son billet, au bout de deux heures, trois heures, les 100 francs ou les 150 ou les 200 francs ou les 60 francs sont épuisés: il faut qu'il s'implique parce que nous nous impliquons dans la mise en scène et dans le jeu grâce à la générosité des acteurs.

**Cela permet une énorme liberté jusque dans la scénographie. Ainsi le travail dans cet espace magnifique est pourtant truffé de pièges...**

Éric Lacascade. C'est d'abord un espace gigantesque, en plein air. Il faut avoir le temps d'y travailler. Ce n'est pas un théâtre habituel, un espace fermé. Un espace extérieur est hostile et pas totalement adapté pour le théâtre. Si l'on a du temps pour y travailler, pour y penser, si l'on crée en fonction de lui, cela nécessite de penser une problématique par rapport à l'espace, d'éprouver un désir et d'avoir du temps. La danse semble plus appro-



« La cour est un décor dont il faut tenir compte. » Ici, Christophe Grégoire et Daria Lippi-Brusco en répétition dans ce lieu chargé de symboles.

chée à la cour, une chorégraphie s'adapte plus facilement à un grand plateau. Les danseurs ne parlent pas, ils n'ont donc pas tous les problèmes de voix ou de positionnement par rapport au son. La cour est un décor dont il faut tenir compte. En danse, l'important c'est le plateau, le sol. Les metteurs en scène peuvent créer le spectacle en pensant davantage à la tournée, la cour étant un passage, mais un passage évidemment très difficile. J'ai réfléchi de suite au jeu pour le lieu, dans le lieu, par le lieu, avec le lieu, jamais déconnecté du lieu. J'ai fait le pari de cet espace, les trois arches, les fenêtres de la façade. Je l'ai accepté comme une contrainte et cette contrainte m'a fait découvrir des choses. D'où les trois semaines de répétition en Italie dans un espace reconstitué avec des horaires de répétition qui étaient ceux de la cour où l'on commence à travailler vers 20 heures pour arrêter à 5 heures du matin, se coucher à 7 heures, et se lever à 14 heures. Nous étions dans le rythme biologique d'Avignon. On s'est pris des tonnes de flotte sur la figure, le mistral italien nous a rendus fous, la chaleur... Nous avons traversé des expériences où, sous la pluie à 3 heures du matin, dans le vent, tu règles encore une scène et les acteurs hurlent, deviennent fous comme des chiens: « Si tu veux ça je te le fais, et ça, je peux le faire aussi, et ça, je peux le faire encore. » Une aventure que nous n'avions jamais vécue

auparavant. Et vivable à cause de ce projet. Je suis sûr qu'en arrivant, les acteurs diront: « Enfin! Enfin! On y est! On est chez nous. » Et pas « Qu'est-ce que cet endroit hostile qui n'est pas fait pour le théâtre? »

**Parlons du travail autour du placement, des déplacements des acteurs, des mouvements très chorégraphiés...**

Éric Lacascade. Des comédiens sur un plateau, ça bouge, et quand un corps bouge dans un espace à côté d'un autre corps, ce dernier reçoit des impulsions et, du coup, ne bouge pas dans cet espace comme s'il était seul. S'il y a un nouveau corps ou un troisième corps qui rentre, l'espace est différent et la personne qui l'habite réagira différemment. Ce sont des recherches d'harmonies, de rythmes pour après les casser et les mettre en relief, en contradiction et provoquer des émotions chez le spectateur et chez l'acteur. La diagonale est une figure forte parce qu'elle traverse le plateau, elle est incisive par rapport au spectateur, elle vient des profondeurs des coulisses. J'ai toujours aimé les constructions de figures géométriques dans l'espace. J'aime cette sensation de l'espace vide qu'il faut, non pas remplir mais sculpter. Oui, sculpter l'air, ne pas le contraindre.

**C'est la griffe Lacascade.**

Éric Lacascade. Sûrement! J'ai des choses formatrices dans la tête qui sont des parcours de groupe avec beaucoup d'acteurs, quelque chose

de très collectif. Adolescent, mes envies de théâtre étaient le Living Théâtre, le Magic Circus ou le Théâtre du Soleil. Des spectacles avec énormément de monde sur le plateau, où ça bougeait de partout. On ne peut pas parler de décor pour les spectacles du Living Theatre, ni pour ceux du Théâtre du Soleil: ce sont des acteurs en mouvement sur un plateau, dans des géométries spatiales, dans des rapports de forces et des rapports d'équilibre ou de déséquilibre d'espace essentiellement donnés par les corps et par des masses. Ensuite, il est vrai que j'ai toujours aimé la danse, mais j'aime autant le corps que le texte, le corps de l'acteur que ce qui sort de sa bouche. J'ai toujours pratiqué un théâtre comme celui-là. Je ne sais pas si c'est ma griffe mais je ne sais faire du théâtre que comme ça.

**Y a-t-il une vie après Platonov ?**

Éric Lacascade. En septembre, je travaillerais avec des ados d'Hérouville, dans la banlieue. Puis, la tournée de *Platonov*, réadapté à un espace de théâtre, jusque fin mars. Après, je ne sais pas si je continue le théâtre. Il y a toujours un point d'interrogation là-dessus...

**Si vous continuez le théâtre ?**

Éric Lacascade. Si je continue cette forme d'expression-là qui est le théâtre. Je n'ai pas un désir. Il faut vraiment que je trouve lui et les partenaires pour m'emmener dans des aventures. Je suis moi-même créateur d'aventures. Les ingrédients sont tous là. C'est pour ça que je mets toujours des « si » à mon travail ou à la suite dans le travail. Rien ne dit que j'arrive à, que j'ai l'envie de, que j'ai la force aussi. Un aventurier ne vit pas nécessairement des aventures. C'est quelqu'un qui les crée et il faut trouver les moyens de la création de ces aventures, honnêtes, sérieuses, objectives, gracieuses. C'est toujours un doute.

**Le désir de théâtre n'est donc pas permanent ?**

Éric Lacascade. Mais la soif de vivre l'est. Elle s'exprime à travers le théâtre, la vie, mais le désir de

théâtre lui-même, non. Le désir est permanent, le théâtre, non. Le théâtre fait partie du désir, il est une formulation du désir, du désir de vivre vite et plus. Le théâtre est un véhicule pour des expériences extrêmes qui te chavirent l'esprit et le corps. C'est là où le théâtre m'intéresse, quand il t'oblige à aller dans des endroits où tu n'irais pas si tu ne faisais pas ce travail-là.

**Vous êtes à la direction du CDN de Caen jusqu'en décembre 2003...**

Éric Lacascade. J'ignore là aussi ce que je ferai. Je voudrais que la situation évolue. Si tel n'est pas le cas, ce serait bien de faire autre chose, je ne sais pas où. Si au contraire l'on parvient à faire évoluer le statut du centre dramatique, la pensée, à l'intérieur du public, de notre institution et, si possible, à l'intérieur des institutions théâtrales en général, alors oui, je continue. Je suis en réflexion permanente: continuer, pourquoi? Que proposer d'autre? Poursuivre le travail du centre d'expérimentation et de recherche tout en ayant des spectacles populaires et en renouvelant le public? Gérer la maison tout en pouvant m'en éloigner à certains moments, chose que je fais très peu? Je ne fais aucun travail à l'extérieur. Je ne fais pas d'opéra, pas de mise en scène à la Comédie-Française: je ne travaille qu'à Caen, par et pour Caen. J'aimerais partager la direction du centre avec un chorégraphe par exemple et que le ministère trouve la proposition intéressante, ce croisement, ce mélange, et dise: pourquoi pas? Là oui. Dans l'autre cas, je suis un peu fatigué.

**C'est le côté usant des choses ?**

Éric Lacascade. Longtemps j'ai cru que réfléchir importait, or les tutelles réfléchissent sans moi, sans nous, chacun de son côté. Si ça se rencontre, tant mieux. Mais le plus souvent, non. Avec le ministère de la Culture, on ne s'est jamais vraiment rencontré sur les dix dernières années. Je croyais que des nominations comme la mienne amèneraient

Suite page 36

Pour les enfants de Palestine

Les déclarations provocantes de Georges Bush donnent un sens encore plus exceptionnel à la représentation d'Ararat par le plasticien Ernest Pignon-Ernest. L'estampe est en vente au profit des enfants de Palestine au prix de 45 euros (75 euros les numérotés par l'artiste). On peut la commander au journal (01 49 22 73 54). À l'initia-

tive des Amis de l'Humanité, un rendez-vous aura lieu à Avignon, le vendredi 26 juillet, à 18 heures, à la galerie Marina (14, rue Campana) avec Philippe Valls président d'« Enfants réfugiés du monde » qui intervient dans huit camps de la bande de Gaza, Leïla Shahid, déléguée générale de la Palestine et Ernest Pignon-Ernest.



Platonov / Avignon 2002

CDN de Normandie / Comédie de Caen



FESTIVAL D'AVIGNON

# Lacascade se mouille avec son *Platonov*

Brillante ouverture avec la première œuvre de Tchekhov, dûment revisitée. Il s'approprie furieusement la pièce, la chauffe à blanc, la porte au paroxysme d'un jeu nerveux, hypertendu, quasi chorégraphié.

AVIGNON,  
ENVOYÉ SPÉCIAL.

Ce fut une nuit bizarre. Vendredi, à vingt-deux heures, après les sempiternelles trompettes de Maurice Jarre, on découvrait le nouvel appareillage de la cour d'Honneur: fauteuils tressés rouges ou gris, montants en tubulures métalliques... Quelques clous dorés au plafond du ciel puis, en cours de représentation, des nuées couleur de cuivre prirent le dessus. Il se mit à pleuvoir, au moins jusqu'à l'entracte de *Platonov*, d'après Anton Tchekhov, dans l'adaptation et la mise en scène d'Éric Lacascade (1). Fichu préambule de rigueur (les trompettes, le ciel, etc.). On s'en moque à la fin du temps qu'il fait, pourvu que s'accomplisse sous nos yeux un acte théâtral de cette envergure; convulsif, électrique, nerveux, poussant ses interprètes dans leurs derniers retranchements cinq heures d'affilée. S'emparant de la première pièce de Tchekhov, après en avoir monté d'autres (*Ivanov*, *les Trois Sœurs*, *la Mouette*), Lacascade se l'approprie jusqu'à ce qu'elle lui devienne consubstantielle. Il met son propre ragout dans le texte, le farcit de tournures d'aujourd'hui. On pourra chiper ici ou là. Peu importe. Une telle frénésie de théâtralité, ce n'est pas tous les jours qu'on y a droit sur les scènes françaises.

L'étonnant, voyez-vous, c'est que nous voici les témoins sans répit de l'histoire d'un homme revenu de tout, méprisable, autodestructeur, misanthrope, vil séducteur, intellectuel déchu, faux ami, traître à lui-même et aux autres, et qui exerce sur tous une fascination prodigieuse. Je crois bien n'avoir jamais autant éprouvé – physiquement s'entend – devant *Platonov*, dans tant d'autres mains souvent de talent, le vertige ressenti devant un tel gouffre d'âme, pour ainsi dire, la tête mouillée dans la nuit de ce vendredi-là, malgré les difficultés d'audition du texte et les pas lourds des petits notables de l'UMP du coin (car le ministre Aillagon assistait au spectacle) prenant la fuite sur un sol trop sonore. Quelque chose a lieu là-dedans, de l'ordre de l'orgie. On nous y convie sans ménagement. Et tout n'est que rapports de force. Les corps se prennent, se déprennent, comme



Un jeu qui signifie parfaitement la lutte des corps dans un monde étriqué, voué à l'impensé du désir féminin sans réponse.

dans une danse heurtée, au risque de s'abîmer les jointures. De l'excès au paroxysme, la corde demeure tendue de bout en bout. C'est brutal dans le jeu, certes, mais en même temps d'une élégance folle jusqu'à frôler le maniérisme. On n'a rien contre, dès lors que règne l'impétuosité du mouvement qui déplace les lignes en tous sens. Un exemple d'exagération admirable, c'est quand Anna Petrovna (Murielle Colvez) et Christophe Grégoire (Platonov) se soulèvent de concert. Ils sont exposés pleins feux, dans un carré lumineux de guingois, entourés de bouteilles qu'ils sont censés vider à toute allure. C'est comme un ballet mécanique de clowns tragiques noyant leur chagrin dans une illusion d'optique.

On sent que Lacascade a mis son point d'honneur dans la cour, dont il s'est efforcé, avec le scénographe Philippe Marioge, de neutraliser l'espace improbable, le danger d'immensité que cela représente

aujourd'hui. Ils se servent au début des fenêtres médiévales percées dans la muraille pour donner à penser qu'elles sont logiquement celles de la demeure d'Anna Petrovna. Ça marche, parce que les comédiens doivent hausser le ton à l'échelle du lieu. En fait, tout a consisté à prêter à la sphère intime les dimensions de l'épique, les seules à l'échelle de l'endroit, titanique. Il est clair que ce *Platonov* nous parlera un peu plus à l'oreille dans une salle couverte. Pour l'heure, tel quel, avec les aléas du plein air et le combat à mains nues que cela suppose, il nous touche de confiner à l'exploit sportif de rigueur ici. Cela, bien sûr, ne saurait suffire. Le muscle, c'est bien, l'outil organique qu'est le comédien aussi. Il faut encore l'intelligence, le sens du rythme et de la respiration musicale (Lacascade l'a, à en revendre), l'ardeur à insulfer à une troupe où l'on s'est choisi, l'esprit de corps, en somme, à lire dans tous les sens du mot.

Hamlet de sous-préfecture, Don Juan petit-bourgeois, Faust de pacotille bouffé par son Méphisto intérieur, *Platonov* c'est un peu tout cela. Tout ne se passe-t-il pas comme si Tchekhov, dans ce brouillon génial de lui-même, avait voulu conjurer le démon de la velléité qui habite tout artiste en jouant et déjouant les grands modèles? Là-dessus, Lacascade en remet une louche. Il y a enfin et surtout les femmes, sur lesquelles exerce une suprématie, tellement les autres porteurs de pantalons, comparés à *Platonov*, apparaissent fades. Aux femmes justement, Murielle Colvez (à la voix de violoncelle baroque), Daria Lippi Brusco, Christelle Legroux, Millaray Lobos, on porte volontiers un toast à la russe car, constituant à elles toutes l'éventail diapré du désir incertain d'un *Platonov* infiniment versatile, elles s'offrent chacune en un fascinant possible érotique, sirènes nageant aux confins d'une hystérie sans cesse

jugulée, mais à quel prix? On aime que le *Platonov* de Christophe Grégoire soit en mouvement perpétuel, comme crucifié en vol par l'infamie et l'impuissance à éprouver. N'est-ce pas cela, à la fin, la maladie de *Platonov*? Et n'est-ce pas courageux, de la part de Lacascade, de jouer le rôle de l'assassin Ossip, qui semble évadé d'un roman de Dostoïevski? Il n'assassine pas Tchekhov. Il l'incorpore. Il s'en fait un double, un mentor ami. Il le chauffe à blanc. Il en use à des fins strictement poétiques (politiques aussi bien, dans l'acceptation profonde) sur la déréliction de nos jours, en une véritable symphonie théâtrale composée de fulgurantes métaphores gestuelles. C'est à saisir. Ou à laisser. Devinez où nous sommes.

JEAN-PIERRE LÉONARDINI

(1) Texte publié par l'Avant-scène théâtre, n° 1115, juillet 2002. Le spectacle est à l'affiche d'Avignon jusqu'au 15 juillet.



## CRITIQUES

THÉÂTRE À AVIGNON « PLATONOV » de Tchekhov

### *Une traînée éblouissante dans le cœur*

Frédéric Ferney

**D'**EMBLÉE, Lacascade anime la sinistre façade du Palais, zébrée d'un filin oblique et lumineux ; il flatte, il caresse le Minotaure, cette muraille noire que la nuit rend borgne, cette falaise qui pue la disgrâce sous ses oripeaux gothiques, cet écueil muet et pontifical qui a brisé tant de rêves d'histrions ; il invite ce convive de pierre, il l'éclaire de trente-six chandelles, il l'implique, au cœur de la cérémonie.

C'est fort, c'est audacieux, c'est malin. Des personnages s'encadrent, se détachent ou s'estompent, dans le chambranle des fenêtres, comme une lignée d'ancêtres oubliés. Un défilé d'ombres pieuses et sages, comme des images. Des fantômes surpris dans leur sommeil, des confins de lueurs, des présages. Et soudain, ils se mettent à danser leur sabbat sous la lune.

On connaît le mot de Grüber visitant la Cour : « *Un très bel endroit pour montrer des éléphants !* » Lacascade a flairé le danger : on dirait qu'il hésite d'abord à investir la scène, à la peupler avec des nains, comme s'il craignait d'indisposer la méchante reine des lieux. Il ne fonce pas tête baissée vers l'abîme qui lui tend les bras ; s'il doit se casser le nez, ce sera plus tard et ce sera beau, pense-t-on, de le voir sombrer, pavillon haut, avec tous les siens, devant la fureur et le nombre.

On considère souvent *Platonov* comme un brouillon. C'est une préface. Oui, tout est là, déjà, pressenti et rêvé, de l'œuvre à venir. Ce qui nous touche, c'est précisément cela :

la primauté, l'imperfection, le chaos des sentiments. Tous les héros de Tchekhov seront des princes pour rire, des petits Hamlet de province sans un père à venger. Ce sera toujours une comédie ivre et dansante, et qui finit mal. Ce sera cruel et burlesque, comme la vie. Au centre : un vieil enfant capricieux, qui refuse de grandir. Vodka, songe, suicide, nuit d'été, être ou ne pas être, tout est joué et l'on vient trop tard, etc.

Poursuivant le travail accompli sur Tchekhov, depuis *Ivanov* en 1999, Lacascade excelle à montrer cela : la parodie, la fêlure, la fragilité des pulsions, un je-ne-sais-quoi de fatal et furieux qui pourrit la fête. Pas de frime, pas de vedettes. Des comédiens qui se brûlent les doigts et qui se mouillent les pieds. Des gladiateurs, des athlètes. Que les femmes sont émouvantes et belles, ici : Daria Lippi Brusco (Sofia), Murielle Colvez (Anna Petrovna), Millaray Lobos (époustouflante Sacha !), Christelle Legroux (Maria Grekova).

Du théâtre dans la Cour d'honneur, enfin ! Alors, oui c'est trop long, ça s'étire et ça s'égare (ne fallait-il pas couper plus ?) mais les acteurs, tantôt unis comme un chœur, tantôt disséminés comme des lièvres qu'affole l'orage, ouvrent des voies, des brèches ; ils sèment des cris et ça retombe en pleurs, en pluie, en liesse ; ils ruent, ils s'agenouillent. On en sort tout chiffonné, vaincu, avec une traînée éblouissante dans le cœur.

Cour d'honneur du Palais  
des papes, 22 heures,  
jusqu'au 27 juillet ;  
durée : 4 h 45 avec entracte.

*Platonov* en Avignon cour d'honneur du Palais des Papes  
Du 5 juillet au 15 juillet

Saison 2001 - 2002/CDN de Normandie



**TRÉFÈRE** • Le festival s'est ouvert le 5 juillet sur deux premières : la mise en scène de l'auteur russe dans la Cour d'honneur, dans une adaptation moderne et inspirée d'Eric Lascascade, et l'inauguration d'un dispositif scénique avec un plateau démontable et des gradins neufs

# Tchekhov et Platonov au pied des murs d'Avignon

AVIGNON

de notre envoyée spéciale

Il était trois heures et demie, ce samedi matin, quand un coup de feu a retenti dans la Cour d'honneur. Platonov est tombé de sa chaise, mort. Anna Petrovna ne pouvait pas le croire, ne voulait pas le croire. Elle titrait sur le bord de la croûte, ne voulait pas se et les bras de Platonov, qu'elle finit par lâcher seul sur le plateau, où, pendant plus de cinq heures, il avait vécu sa dernière nuit, en attendant, se balayant, insulant, nu-tant à la vie comme un harle à la mort. Le ciel était rouge, des flammes blanches couvraient le long de la façade du Palais des papes. Les comédiens sont venus saluer, et le metteur en scène Eric Lascascade a lancé son bras vers le ciel, qui ne l'avait pas mélangé.

La pluie, en effet, s'était mise à tomber vers une heure du matin, juste avant l'entracte. Une pluie que rien n'annonçait dans la douceur du début de soirée, quand les spectateurs se sont assis dans la « nouvelle cour », sur des fauteuils de type terrasse de café, plusieurs confortables, mais des fauteuils goudins, certains sont partiellement enfoncés dans le béton descendant les escaliers. Ils n'y pouvaient rien. La structure des gradins est sensible au moindre bruit. Pas de chance pour les tournants, assis et répétés. Pas de chance surtout pour ceux qui restent, ni pour les comédiens.

Après l'entracte, veilles sont revenues les plus vaillants. Un quart de salle. Chacun essaie son fauteuil et se couvrait au mieux, Jean-Jacques Allégrot, le ministre de la culture, a prêté sa

couverture, la comédienne Martine Marini a offert du thé à la romaine, et le spectacle a repris, sous une pluie discrète, qui peut à peu s'est calmée. Il y avait, dans la toupe montée par Eric Lascascade, une conviction inébranlable et, dans le public, le désir d'entendre jusqu'au bout. Tchekhov qui est entré pour la première fois dans la Cour d'honneur, avec Platonov, ce fut une belle fin de représentation, une de celles dont on dit plus tard : « Tu te souviens ? »

En cinquante-cinq ans de festival, Tchekhov a été joué une tonne de fois à Avignon, mais cela s'explique sans doute par la peur de le affronter au plein air. Avant d'oser la Cour, Eric Lascascade a présenté *Annou, La Mouette* et *Cercle de famille pour trois sœurs* à la banque Chaban, en 2000. Là, très grande beauté, ce 2000, les spectateurs a incité Bernard Favre d'Archer, le directeur du festival, à se dire que, cette fois, il fallait y aller. Il a convaincu Eric Lascascade de signer une double première : mettre en scène dans la Cour, Tchekhov au pied du mur, et Tchekhov au pied du mur.

Chacun va vers lui, au risque de l'aimer et de perdre, de s'affronter et de prendre des coups. Mais c'est lui, jugé « destructeur » qui meurt à la fin.

Incertitudes de notre époque ? Si l'on s'en tient à l'histoire, Platonov est un homme jeune, à qui ses amis et lui-même présentaient un avenir exceptionnel. Mais cinq ans après avoir quitté l'université, il est instituteur, marié à une sachant institutrice, sans plus à lui dans cette province russe, des années 1880 menées par un emmi mortel, nourrie par l'oisiveté, la nostalgie des plus anciens et le rêve de révolutions oubliées des plus jeunes. Dans ce petit monde, Platonov est comme un soleil noir, qui cristallise les désirs, les manques, les confusions et les peurs.

**DÉSIR VIOLENT ET DESTRUCTION**

Il ne faut pas perdre de vue que Tchekhov était très jeune quand il a écrit *Platonov*. Il y a mis ce qu'il traversait comme frêchit quand il a écrit *Bour*. Les deux personnages, d'ailleurs, se ressemblent. Impossible de désigner en eux ce qui tient du héros et ce qui tient du désemparé absolu — ou du désolé farouche, presque autistique, qui vit sa propre vie, autistique, qui sait si la violence de Platonov ne relève pas du désir violent de ne pas renoncer ? C'est ce double mouvement qui rend la pièce si difficile à jouer, qui la rend si difficile à vivre.

Et d'abord, qui est Platonov ? Depuis que le manuscrit de la première pièce de Tchekhov a été retrouvé, en 1920, la question n'en finit pas d'obséder. Est-ce un faible ou un héros, « le plus grand des soldats » ou « le miroir des mystères d'une vie ».



Sur la nouvelle scène, le décoratif absolu de Platonov, être de désirs confits dans une vie sans issue.

On aura compris qu'il ne faut pas aller chercher dans le *Platonov* d'Avignon une « pièce d'art-muse », à la russe, comme il fut longtemps d'usage d'en voir. Eric Lascascade met en scène pour lui et maintenant. Il s'empare du texte, dont Tchekhov a laissé plusieurs versions, et il puise dedans la matière de « son » adaptation. Une adaptation au langage résolument moderne, sans une once de romantisme, mais qui ne choque pas l'oreille (même « pétasse » passe sans encombre). Ce sont les femmes qui vont au front, dans cette représentation. Elles ont peut-être devant du terrain, non seulement comme épouse ou maîtresse, mais aussi comme un rappel incessant de la part de familiarité de Platonov. En cela, il est bien un homme façonné par les incertitudes

de l'aujourd'hui. Homme, on se pose la question, tant il se fonde dans son costume noir qui se fond dans l'obscurité. Tout ici est placé sous le signe de l'« extérieur » et du balayage du plateau, de très belles balayures en noir et blanc, un feu d'artifice en noir et blanc, qui est une pure merveille. Un point de tension extrême, comme les aime le grand metteur en scène lituanien Eimuntas Nekrošius, qui a accompagné Eric Lascascade dans son travail. Un travail fin, intelligent et réfléchi. Oscarl'on dit qu'il l'est trop pour la Cour, temps parait parfois long, et certains comédiens semblent incertains, malgré toutes les qualités du spectacle. Ou bien alors ce

**Le Monde**  
7/8 juillet 2002

Avignon  
salut  
Tchekhov



PREMIÈRE de Platonov (photo) dans la cour du Palais des papes. Le Balcon, d'après Genet, fait l'ouverture du Festival d'Avignon-Provence. Lire pages 25 et 26

MARC ENGUERAND

## TROIS QUESTIONS À ... PHILIPPE MARIAGE

**1** Après avoir créé la scénographie de *L'École des femmes* pour Didier Bernez, l'an dernier, vous revenez pour le *Platonov*, d'Eric Lascascade. Que représente pour vous la Cour ?

« Son histoire, mythique, éfraine, mais le lieu n'a rien d'étrange. Je le trouve même accueillant. Ses proportions, imposantes, s'atténuent dès qu'on travaille dedans. Le principe du mur qui renvoie toute l'énergie vers le public, et qui a été amélioré dans le nouveau dispositif de Guy-Claude François, fonctionne bien. L'année dernière, il y avait un dispositif de type elisabethain. Le public se focalisait sur un point. Cette année, c'est plutôt bifrontal, avec le mur comme autre côté. Le plateau longe le mur en une bande de 31 mètres de long. Cela correspond à une géométrie nouvelle. »

**2** Comment avez-vous travaillé avec Eric Lascascade ?

« Je me suis que le scénographe. Je suis au service d'un metteur en scène, à l'écoute d'un texte, d'un lieu et de mes souvenirs et sensations de spectacle. Pour ce travail, je me suis laissé guider par Eric Lascascade. Il voulait jouer avec la façade, la frontalité et la totalité du plateau. Les vingt premières minutes se déroulaient dans les fenêtres, le Palais des

**3** Quels matériaux, quelles couleurs dans la fin d'un règne, comment dans *Le Cid*, tout rouille. Ce n'est pas l'époque de Tchekhov. L'adaptation est devenue aussi. J'ai chargé et les costumes aussi. J'ai dirigé un design contemporain de jardin, avec des courbes tendues. Pas de plantes, mais des différences de matériaux entre bois, métal et terre. Le tout est patiné dans les tons de la façade, ce gris un peu chaud qu'on a répété partout. La couleur doit venir de la lumière plutôt que du décor. Si on fait un espace monochrome, même, les costumes et les lumières peuvent ajouter leurs commentaires. »

Propos recueillis par Jean-Louis Pottier



LES LOISIRS - LES SPECTACLES

# Où le théâtre prend son temps

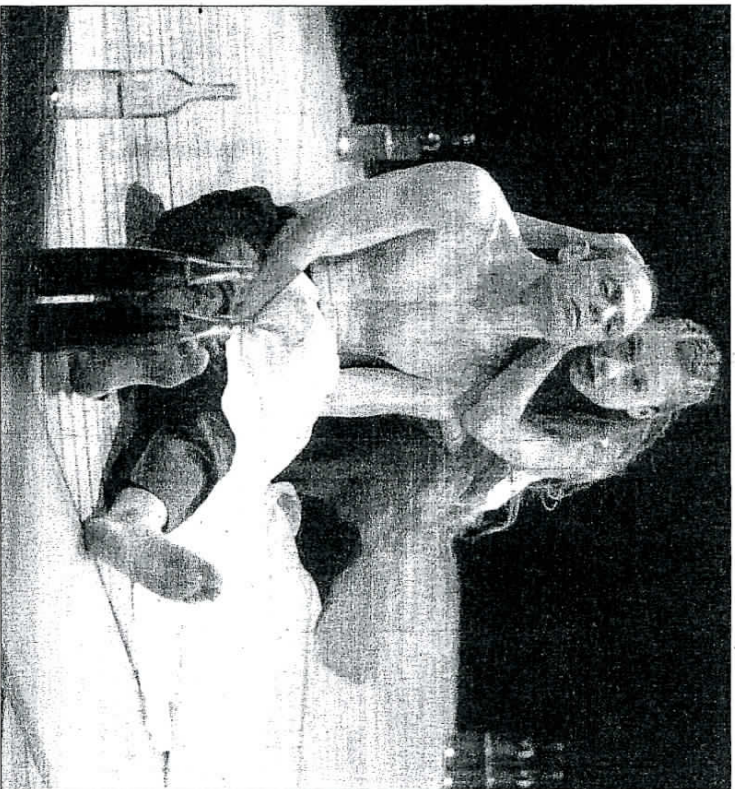
**AVIGNON.** « Platonov », de Tchekhov, qui a ouvert vendredi le 56<sup>e</sup> Festival d'Avignon, dure cinq heures... Trop long ? Non, car ce spectacle haut en couleur n'endort personne. Et surtout pas le ministre de la Culture, heureux d'avoir fait le déplacement

**AVIGNON (VAUCLUSE)**  
DE NOTRE ENVOIE SPÉCIAL

**J**ACQUES CHIRAC n'a pas lieu d'être mécontent. Ce week-end à Avignon, Jean-Jacques Alligon, ex-patron du Centre Pompidou, désormais ministre de la Culture, a été tout simplement parfait. De droite comme de gauche, tout le monde est d'accord : cet homme tésiste à tout. A la pile et au fond, venant soit, jusqu'à 3 h 30 du matin lors de la représentation inaugurale du festival, « Platonov », dans la cour d'honneur. Grand seigneur, il a même passé sa couverture à une voisine transie. A la cantinule, retrouvée, hier, lorsqu'il a honoré de sa présence les trois expositions de la maison Jean-Vilar. Au temps enfin, Samedi, il avait vingt minutes d'avance pour sa conférence de presse. Les journalistes sont arrivés avec dix minutes de retard.

**De séquences physiques en séquences sensuelles, « Platonov » est un spectacle qui rendort pas mais qui réveille**

Ajouter à cette élégance que le ministre ne manque pas d'honneur et qu'il sait triller les dossiers chauds avec un art consommé de la stratégie et du contournement. Les centres dramatiques nationaux, si inquiets du sort qui leur est réservé, peuvent en témoigner: Jean-Jacques Alligon a déclaré en substance hier, s'appuyant sur les mots de Jean Vilar, que l'audace était à la base de son action. « Le pire dessin qu'on pourrait infliger aux services de la rue de Valois serait de se laisser entraîner à la paresse. Vive l'aventure », Bernard



**AVIGNON (VAUCLUSE).** Jeudi. Le Festival d'Avignon n'a pas manqué son entrée en matière avec « Platonov » d'Anton Tchekhov, mis en scène par Eric Lacassade. (AFP/AGENCE CHRISTINE ROUDOUAT)

Fabrice d'Arctier, directeur du festival et qui connaît bien Alligon (ils se sont retrouvés côte à côte lors de la manifestation du 1<sup>er</sup> mai contre le Front national), a soigneusement dé-

crypté ses paroles. « BFA », comme on le surnomme, a eu hier matin un entretien avec le ministre. Les deux hommes s'appréciaient mais rien n'est simple dans les rouages du mini-

stère. Fabrice d'Arctier ne compte pas que des amis. Et le festival dans tout ça ? A-t-il bien démarré ? Une chose est sûre : si « Platonov », mis en scène par Eric

Lacassade, fait office de prologue, alors il est investiment proportionnel dans sa durée à celui du Tour de France. Cinq heures, tout compris, c'est trop long. En revanche, c'est bien. Lacassade est un roi de la mise en scène. Il a un sens puissant de l'espace. Le sien est en trois dimensions. A une près, toutes les tentures de la façade de la cour d'honneur sont utilisées. La scène où Platonov crée sa rage, tout en haut, installant pour la première fois l'idée du vertige dans le théâtre français, est impressionnante. Celle d'un feu d'artifice, qui laisse longtemps flotter dans l'air des étincelles de papier brillant, est une magnifique idée très applaudie par les spectateurs.

De séquences physiques en séquences sensuelles, « Platonov », œuvre de jeunesse d'Anton Tchekhov, est un spectacle qui rendort pas mais qui réveille. Qui donne une idée précise de ce que doit être le beau théâtre, inventif, étonnant. Avec cette histoire de don Juan bien plus sincère que voyou des coms, Avignon ne loupe pas son entrée.

Dernier élément : le festival oïf, qui attend 600 000 spectateurs, compte cette année 705 spectacles. C'est un record total et ce n'est pas un mauvais signe. De l'audace du in à la diversité du oïf, Avignon est un territoire de vitalité.

**Pierre Vavasseur**  
Jusqu'au 27 juillet.  
Tel. 04 90 14 14 14. Rens. :  
[www.festival-avignon.com](http://www.festival-avignon.com)

**ÉQUIPEMENT AVIGNONNÉS**  
Musique, cinéma, festivals :  
les grands rendez-vous de l'été  
**leparisien.com**  
[www.leparisien.com](http://www.leparisien.com)



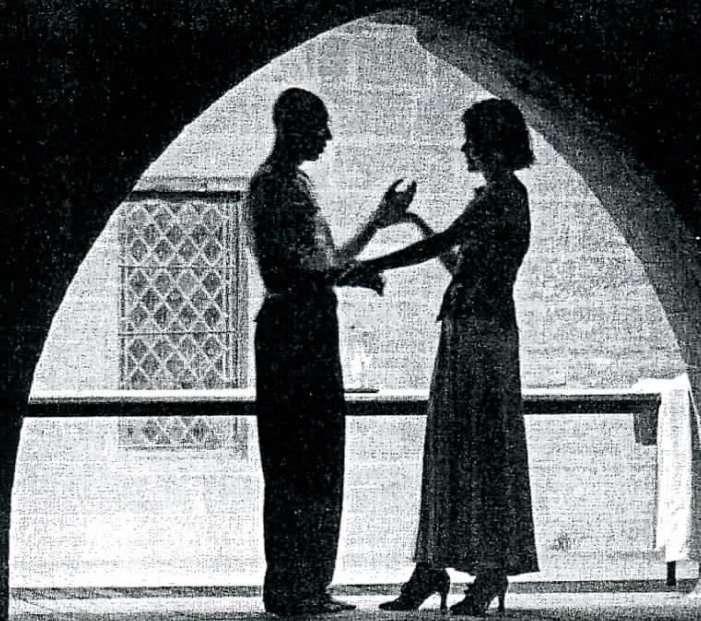
LUNDI 8 JUILLET 2002

# Culture

56<sup>E</sup> FESTIVAL D'AVIGNON

## LACASCADE A RISQUES

Une mise en scène téméraire de «Platonov».



TRISTAN JEAN VALLECHERARD

Ce «Platonov» d'Eric Lacascade a ouvert vendredi l'édition 2002 du festival d'Avignon: une scénographie virtuose qui sacrifie à la belle image mais souligne le caractère énigmatique de la pièce de Tchekhov.

**Platonov**  
de Tchekhov, m.s. d'Eric Lacascade.  
Cour d'honneur du palais des Papes,  
22h, jusqu'au 15 juillet.

Du temps du Ballatum Théâtre, la compagnie qu'Eric Lacascade dirigeait avec Guy Alloucherie, il n'était pas rare de voir les acteurs arborer sur le plateau plâtres, bandages et pansements. Comme un témoignage de l'intensité du travail de répétition et du goût du metteur en scène pour les courses et les sauts, sous l'influence de la danse contemporaine que ce

ch'timi avait découverte chez ses voisins flamands. Pour lui, le théâtre s'est toujours apparenté à une prise d'assaut, à une charge héroïque. Quinze ans après *Help*, présenté dans le off d'Avignon, Lacascade, devenu entre temps directeur du centre dramatique de Normandie, investit la cour d'honneur. S'il a gagné en expérience, et si ses acteurs risquent moins l'entorse, il ne s'est pas assagi. Il est peu d'exemples dans l'histoire de la cour d'honneur d'une volonté aussi radicale d'occuper tout l'espace, de prendre à bras le corps le monstre monumental

dont Jean Vilar estimait qu'il était «techniquement impossible». Cinq heures. Vendredi soir, pour la première, la pluie est venue s'ajouter aux difficultés propres au lieu (écrasant et acoustiquement bizarre) et accélérer l'exode d'une partie du public, déjà rebutée par la longueur du spectacle – cinq heures. Ceux qui sont restés, malgré l'humidité et l'incessant bourdonnement métallique des gradins, sont ressortis heureux, épuisés, assaillis de sentiments contradictoires: physiquement et mentalement

marqués, saoulés de théâtre. *Platonov* commence par une fête, dans la maison et le jardin d'une veuve de général: «Les serveurs (...) en redingotes noires suspendent des lampions puis les allument. C'est le crépuscule d'une belle journée d'été.» Chez Lacascade, la datcha d'Anna Petrovna se transforme en palais vénitien. Ce ne sont pas des lampions qui s'allument, mais, scène après scène, à la manière d'un calendrier de l'avenant, les fenêtres asymétriques de l'immense façade qui forme le fond de scène. Du coup, les comédiens semblent

vraiment habiter le mur d'en face, être les maîtres de la verticalité. Une fois les hauteurs occupées, il est temps de redescendre sur le plateau, immense plancher nu que quadrillent d'implacables lumières. Cette scénographie virtuose, que Lacascade a imaginée avec Philippe Marioge – auteur l'an dernier au même endroit du très beau décor de *l'Ecole des femmes* –, sacrifie parfois à la belle image, mais souligne le caractère énigmatique de la pièce, son côté bal des fantômes, avec protagonistes surgis de nulle part, ébauches de scène où tout

se télescope, amour, argent, jalousie, sans jamais se résoudre. **Courts-circuits.** L'atmosphère, avec ses chansons en italien, ses airs d'accordéon et ses personnages de plus en plus éméchés, oscille entre banquet municipal et dîner de gala au château. Les effets visuels et sonores s'accumulent, jusqu'à un feu d'artifice qui noie la cour dans une pluie argentée, mais il y a eu auparavant la fulgurance d'une scène de repas, avec les comédiens assis de dos sous les arcades, tout au bout du grand plateau désert. Il y a chez Lacascade, ●●●

Platonov / Avignon 2002  
CDN de Normandie / Comédie de Caen



●●● grand admirateur de Jerzy Grotowski et d'un théâtre pauvre, quelque chose de l'ascète hanté par la débauche. Dans *Platonov*, la contradiction éclate au grand jour et elle réserve de formidables courts-circuits entre dépouillement et baroque. Metteur en scène électrique, Lacascade aime les branchements difficiles et les gerbes d'étincelles. Du genre à frotter longtemps la lampe jusqu'à ce que le génie apparaisse, à travers la charge d'un mot ou d'un geste; il est moins sensible à la musique des mots qu'à leur énergie. Ce qui pour ce *Platonov* ne va pas sans problème. La pièce n'a jamais été publiée ni jouée du vivant de Tchekhov qui la considérerait comme un brouillon, avec des scènes bancales, des tunnels, un manque d'unité – qui fait d'ailleurs une partie de son charme. Lacascade, qui ne rechigne pourtant pas aux coupes, choisit d'en donner une version quasi intégrale, mais à travers une adaptation concoctée par ses soins, plus bricolée qu'aboutie. Du coup, les cinq heures de représentation semblent exagérées.

**Dom Juan à l'envers.** Reste un immense amour du théâtre. Qui éclate dans une scène sous haute tension: Anna Petrovna vient rendre visite à Platonov qui dort complètement saoul dans sa salle de classe (il est instituteur). Au centre du plateau, seul un carré est éclairé, délimité par des rangées de bouteilles, vides et pleines. Dans cet espace réduit, Anna Petrovna (Murielle Colvez) et Platonov (Christophe Grégoire) se retrouvent en plein malaise: elle est la femme forte qui vient le séduire, il est un Dom Juan à l'envers, un faible sur lequel toutes les femmes se jettent. Donc ils boivent, pris dans une folle surenchère que Lacascade chorégraphie comme un ballet du désespoir amoureux, d'autant plus implacable qu'il est follement drôle.

Parfois, ce talent n'a besoin que d'un geste pour s'exprimer, comme un éclair qui effacerait ou justifierait tout le reste. Plus le spectacle avance, plus il fait du destin de Platonov une descente aux enfers et le transforme en quasi-crucifié, sur fond de fumigènes et de musique de circonstance. Epuisé, malade, hanté par toutes celles qui s'acharment à le désirer, il n'a pas le courage de se tuer. C'est alors que surgit Sofia (Daria Lippi Brusco) à la manière d'une danseuse qui n'aurait que trois pas de course à faire. C'est à peine si son bras le vise, un arrondi désinvolte, c'est déjà fini. Et cette seconde-là, en parfait contraste avec la pesanteur du reste, ne s'oublie pas.

«*J'ai mal à Platonov*»: la réplique du héros, peu avant sa fin, résonne comme la quintessence du mal de vivre tchekhovien. Eric Lacascade, metteur en scène inapaisé, a mal au théâtre, et c'est tant mieux ●

RENE SOLIS

Éric Lacascade marque d'entrée l'édition 2002 du festival d'Avignon

## Platonov, à corps et à crises

**Platonov a ouvert le festival d'Avignon dans une Cour d'honneur totalement réaménagée. La mise en scène d'Éric Lacascade, le directeur du Centre dramatique de Normandie investit avec intelligence et énergie ce lieu mythique. Un moment (cinq heures quand même!) intense et haletant de théâtre.**

Clin d'œil à la pluie normande? Le ciel avignonnais chargé de quelques nuages orageux a arrosé la première de *Platonov*. À mi-parcours, pas trop violemment, assez cependant pour faire monter une pression palpable et rendre glissant comme une savonnette le plateau. L'équipe soudée des comédiens a fait face et admirablement porté le spectacle jusqu'au bout devant des gradins dégarnis d'un tiers pour cause d'intempéries. Et autres raisons sans doute. La pièce d'Anton Tchekhov (1860-1904), présentée en ouverture du festival d'Avignon par la Comédie de Caen ne fait pas dans la brièveté. Ce n'est pas tant là son premier défaut qu'une construction hirsute et foisonnante.

Elle fascine pourtant cette œuvre de jeunesse, reprise et jamais achevée, d'un auteur surdoué, généreux. Ce maître de la concision (lire ses nouvelles), produit, à peine sorti de l'adolescence, cette pièce-fleuve, sans véritable titre. *Platonov* annonce, accompagne tout le travail théâtral qui va construire la notoriété et l'originalité du dramaturge russe, ce mélange « viscontien » de grâce et de gravité, de drôlerie et d'angoisse mortifère. Jean Vilar, avec à ses côtés Maria Casarès, avait créé le rôle, en 1956, avec le Théâtre national populaire, à Bordeaux, pas en Avignon, où la pièce s'inscrit pour la première fois dans le festival, dans la Cour d'honneur du Palais des Papes. Jusqu'à Éric Lacascade, une dizaine de metteurs en scène se sont affrontés à *Platonov*, en France, dont Patrice Chéreau, Daniel Mesguich, Georges Lavaudant, Claire Lasne et, le printemps dernier, Jean-Louis



La mise en scène d'Éric Lacascade est réglée comme une chorégraphie.

Martinelli au théâtre des Amandiers, à Nanterre.

Le directeur du CDN tente à son tour de percer le mystère *Platonov*. La traduction affranchie de Vladimir Petkov n'enlève en rien, au contraire, au sentiment flottant d'entre deux mondes, l'un qui s'achève, l'autre à l'avenir incertain. Dès lors, la petite communauté des voisins et amis qu'accueille Anna Petrovna pour fêter le retour du printemps se révèle une cellule de crises : lutte des classes (d'âge), conflits familiaux, d'intérêt, sentiments antisémites. Et désordres amoureux, qu'exacerbe l'instituteur Platonov, fauteur de troubles et tombeur de ces dames. Malgré lui, qui sait? Mais il en joue comme d'une fuite permanente.

Réglée en chorégraphie, la mise en scène d'Éric Lacascade dynamise ces échappatoires en ballets, où les pas de deux virent à l'affrontement

des corps. Il y a du John Cassavetes dans ce travail. Comme jamais, l'architecture du lieu - façade et arcades du palais - est engagée dans la dramaturgie, forte de tensions et aussi de moments carrément burlesques, appuyée par une remarquable esthétique de la lumière. Tels des tableaux de ces musées italiens hauts de plafond, les fenêtres donnant sur la cour participent à la présentation des personnages. Sur le large plateau, des sentiers lumineux se croisent, comme se rencontrent des destinées ou comme arrive l'heure de la décision.

Christophe Grégoire campe avec réussite ce Platonov cynique parce que désespéré, effrayé par sa propre vérité qu'il crache et fait payer aux autres. Par son comportement, il signe sa propre perte que précipite le geste fatal de Sofia, incarnée par une Daria Lippi Brusco, troublante de passion ranimée. Sortie d'une

toile de Balthus, Millaray Lobos est cette femme enfant, pathétique d'innocence bernée. Murielle Colvez se révèle tout simplement formidable en Anna Petrovna et sa scène d'ivresse avec Platonov compte parmi les grands moments. Avec Christelle Legroux (Maria Grekova), ce quatuor féminin forme les points cardinaux du « cas » Platonov. Maternelle, amante, épouse, amoureuse, elle le place au centre du ring de ses contradictions.

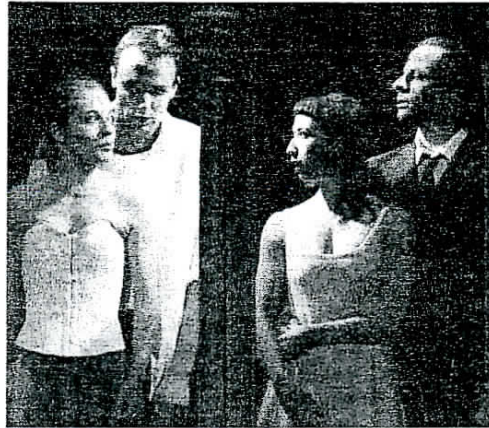
Xavier ALEXANDRE.

• **Pratique.** Au festival d'Avignon, jusqu'au 15 juillet. Renseignements : 04 90 14 14 14. *Platonov* ouvrira la saison de la Comédie de Caen au théâtre d'Hérouville-Saint-Clair du 15 au 24 octobre. Une tournée est ensuite prévue avec des dates notamment à Brest (en février) et à Saint-Brieuc (en mars).

*Platonov* en Avignon cour d'honneur du Palais des Papes  
Du 5 juillet au 15 juillet

Saison 2001 - 2002/CDN de Normandie





« Platonov » de Tchekhov, mis en scène par Éric Lacascade.

## Sanglots slaves

AVIGNON IN. Éric Lacascade et Joseph Nadj : des univers d'Europe de l'Est.

LE SPECTACLE D'OUVERTURE du festival d'Avignon, *Platonov*, d'après Tchekhov, dû à Éric Lacascade et la Comédie de Caen, prend des risques du côté du vertige et de la démesure temporelle, pour réussir finalement son pari. Vertige, car l'immense muraille du Palais des Papes est utilisée dans sa hauteur. Les acteurs apparaissent à travers les croisées, à différents niveaux. *Platonov*, le Don Juan provincial, se penche vers l'une des trois femmes qui gravitent autour de sa personne, avec un écart de quinze mètres de vide. Cette nouvelle utilisation de l'espace est due à Philippe Marioge, qui avait déjà signé l'an dernier la scénographie du spectacle inaugural, *l'École des femmes*, mis en scène par Didier Bezace. Qu'il nous revienne l'an prochain ! Démesure temporelle, car Éric Lacascade s'est embarqué dans un spectacle de cinq heures, dont il a lui-même établi le texte, en transposant à sa guise la pièce inachevée de Tchekov et les différentes traductions existantes. C'est long, trop long, évidemment. Mais riche en moments déchirants. Christophe Grégoire fait bien saillir le désarroi fraternel du personnage central. Grâce aux actrices surtout, Murielle Colvez, Daria Lippi Brusco, Millary Lobos, des sanglots suspendus nouent la gorge chaque fois que l'amour apparaît en même temps comme une réalité à prendre et un échec à venir.

La torsion désespérée des corps prend d'autres apparences dans le spectacle de Joseph Nadj, *les Philosophes*, inspiré par un texte de Bruno Schulz. Rien que des hommes en habits noirs et coiffés d'un chapeau kafaïen. Que font-ils avec cette valise qu'ils transportent à travers une forêt ? Ils sont alors sur des images projetées. Que font-ils, une fois entrés en scène, sur une aire circulaire percée de trappes, d'où ils sortent et où ils retournent, toujours vêtus de vêtements élégants et écrasants dont ils ne peuvent se séparer ? Brisés, contraints, ils remportent de petites victoires sur le destin. L'on est dans une étrangeté, où bien des choses restent inexplicables et où les langages du corps, du visage et de l'arrière-plan sont au plus fort.

Dans ses premiers pas, le festival « in » sanglote dans des humeurs slaves. Il va s'élargir, peu à peu, à d'autres continents.

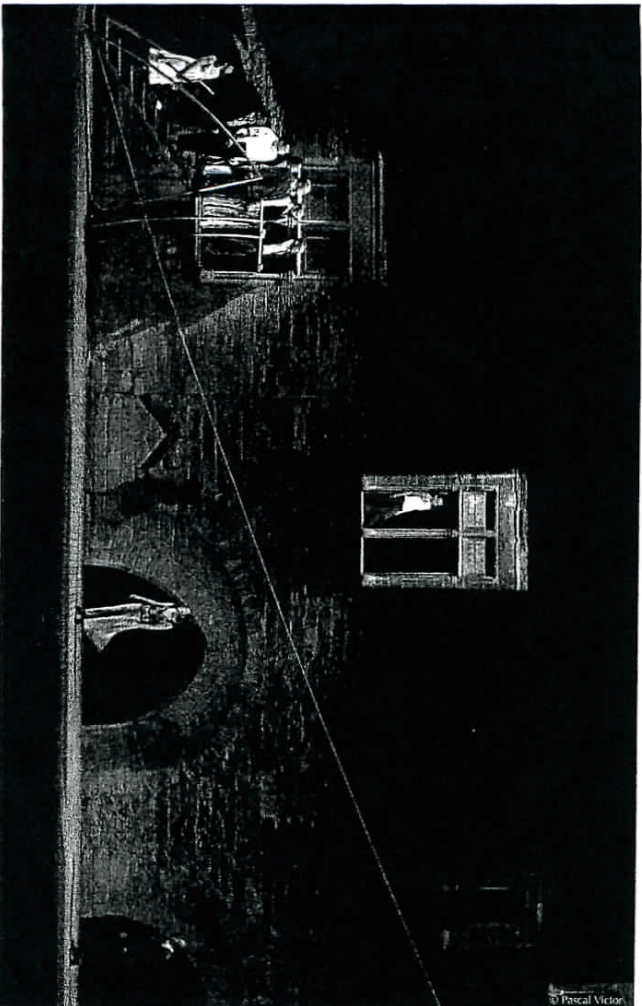
GILLES COSTAZ

*Platonov* et *Les Philosophes*, festival d'Avignon :  
04 90 14 14 14. Texte de *Platonov* à L'Avant-Scène.



# PLATONOV

D'ANTON TCHEKHOV, MISE EN SCÈNE ERIC LACASCADE  
COUR D'HONNEUR DU PALAIS DES PAPES – LES 5, 6, 7, 8, 10, 11, 12, 13, 15 JUILLET À 22 H



*Eric Lacascade confronte les noirs desirs du jeune Tchekhov à la muraille du Palais des papes et de la Cour d'honneur. Rencontre.*

**Aux abords de la quarantaine, vous mettez en scène Tchekhov quatre fois de suite. Pourquoi si tard, pourquoi si souvent ?**

J'ai découvert Tchekhov et en particulier *Konov* à ce moment de ma vie. J'en ai été bouleversé. Tout me touchait : les personnages, la table, les passions. J'avais l'impression que l'auteur avait tout compris de la vie affective et de ses autres. Ce sont des choses que j'aime aborder au théâtre.

**Ces passions, vous les aviez déjà scrutées à travers Racine, Sophocle, Claudel...**

Et avec *Féolier les pylônes*, spectacle sur l'amour que j'ai conçu avec les élèves du TNS. Phédo ou Electre sont des personnages très théâtraux, très typés. Alors que chez Tchekhov, j'ai trouvé des personnages proches de mon quotidien, des êtres avec lesquels j'aurais pu aller prendre un verre au bar, partager des confidences.

**Vous ne vous êtes jamais dit que vous aviez perdu du temps avant de monter ce théâtre-là ?**

Nou. Ce que j'ai fait auparavant a préparé cette rencontre, m'a permis de formuler un vocabulaire théâtral, d'accomplir un travail sur les signes. Il m'a permis de mûrir, aussi. Je pense que l'on n'aborde pas Tchekhov à vingt ans comme à quarante.

**Quel est votre sentiment face à son œuvre ?**

Son théâtre continue à me poser d'importantes questions de mise en scène et en même temps, je me sens en fraternité avec lui, dans une sorte de désinvolture, de connaissance intuitive plutôt qu'intellectuelle. Le fait d'avoir fréquenté l'homme adulte avant le jeune homme de dix-huit ans qui écrit *Platonov*, crée ce regard complexe. Celui d'un grand frère vis-à-vis d'un

adolescent encore sous l'influence de ses lectures (Dante, Shakespeare, Les Russes) et de sa famille.

**Comment expliquer qu'un garçon si jeune, ait une telle connaissance de l'homme ? Par le génie ?**

Absolument. Le génie. Comme Rimbaud au même âge. Il y a comme cela des fulgurances qui n'ont rien à voir avec l'âge. C'est un état de réceptivité au monde et à ses passions qui, peut-être comme chez le jeune Brecht de *Baal*, relève d'une sensibilité extrême, d'un désir de s'affirmer comme homme, par rapport à la société et à la femme en particulier.

**Qui est-il, ce Platonov ?**

Le gain de la cour de récré, plus fort, plus beau que les autres. L'adolescent fascinant, révolté, poète, iconoclaste, séduisant femmes et hommes. Le militant politique de vingt-deux ans qui parle mieux que les autres et dont la violence peut exploser à chaque instant. Puis, c'est le type de trente ans, le boue-en-tain de toutes les fêtes, séduisant, un peu caractériel. Et en même temps, c'est un trou noir où les gens impriment leurs propres pulsions, un mystère, un homme qui va mourir dans trois semaines et qui le sait parce que lorsque l'on va mourir, on le sait, on le sent. C'est cela aussi, la pièce : les derniers instants de Platonov, ses derniers jours.

**Et les femmes ?**

Les femmes, bien sûr ! Platonov est un homme dangereux pour elles, un homme qui les attire alors qu'elles savent qu'elles vont souffrir mais elles y vont quand même parce qu'elles espèrent le changer, en faire un homme. Ce qui est une fausse évidence. Car, quand on aime, on n'essaie pas de transformer l'être aimé, on le prend tel quel, même si c'est un monstre. Le problème de toutes ces femmes, et peut-être des femmes en général, c'est de dire : tu vas voir, avec moi, tu vas changer, ça va aller. Mais non. Ça ne va pas aller. Justement, Platonov, c'est quelqu'un qui aime l'amour, quelqu'un qui

n'arrive pas à avoir de projet de couple, un être totalement sincère au moment où il est là et qui peut vous oublier en deux jours. Mais au moment où vous êtes là et où il vous dit : « Je vous aime », il est totalement sincère.

**Chacun attend de Platonov qu'il le sorte « de là », c'est comme s'il était une clé, mais une clé qui n'ouvrirait rien, une clé inutile.**

Oui. Une clé valide pour l'instant du plaisir immédiat et c'est tout. Parce qu'on ne le prend pas tel qu'il est, avec ses contradictions, avec sa violence caractérielle, avec sa « séduction maladroite ». C'est quelqu'un qui a besoin de contact pour parler aux gens, qui a besoin de toucher, d'être touché, de s'entendre dire qu'on l'aime. Il y a une phrase assez jolie, assez « joke » : *« Les hommes parlent aux femmes pour coucher avec elles tandis que les femmes couchent avec les hommes pour parler avec eux »*. Platonov, lui, est aïeusi. Il a besoin de ça pour avoir un échange et les femmes s'y trompent.

**Aime-t-il, n'aime-t-il pas ?**

Le problème avec l'amour, c'est qu'on n'a qu'un seul mot pour parler du désir, du plaisir, de l'attraction, de l'attraction intellectuelle, du partage etc. On peut décliner une relation amoureuse en sept ou huit paramètres. Alors, tout à coup, on dit : je ne t'aime plus. C'est peut-être seulement un élément qui a disparu, le partage, par exemple, ou l'admiration. On dit que Platonov aime, mais en fait il réunit deux ou trois composantes de l'amour, c'est tout.

**Le titre original de la pièce évoque le fait d'être sans père.**

« Platonov » est aussi une pièce sur la transmission manquée : à peu près marquant, fils marquée. Les pères sont absents, les pères sont lâches, les pères sont démissionnaires. Les fils sont donc immatures, féminisés, sans modèle masculin, sans repère. Et même parfois, le fils devient le père, comme Glagolev. Dans le texte italien, il y a un monologue d'une mère dans lequel Platonov

**Théâtres**  
juillet 2002

**HUMEUR**  
*bonne et maitrise*

*Admirable*  
*publique*

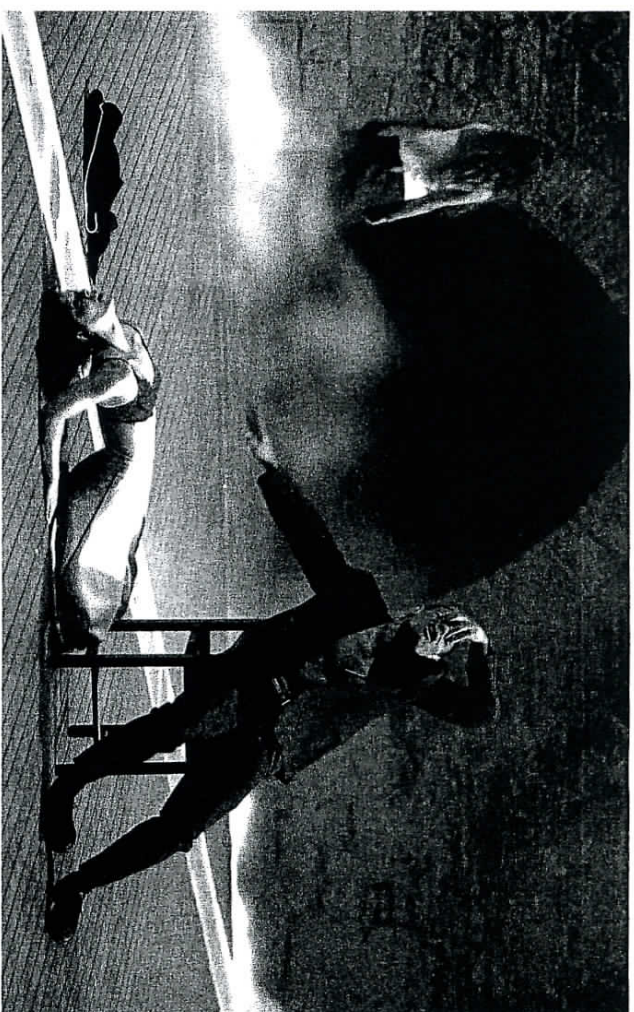
Paris à plusieurs reprises sous les averse, le soir de la première de *Platonov*, les spectateurs qui avaient choisi de rester la nuit, l'entraîne malgré la pluie l'emviron un quart des spectateurs (dont Jean-Jacques Allégory) le nouveau ministre de la Culture) élargissent à l'écurie, avec l'Veur, être nue, rissolante et sauter bas. Le théâtre provoque paros d'innenses marqués d'un engagement passionné. Ce réli-quant de public réchauffait le cœur.

On dirait vraiment le frontal- que roupeur de gens mal élevés, toujours indifférents aux autres et sans respect pour les acteurs en scène, qui — il ne pleuvait pas encore — quittait la salle en pleurant, passant au- rade la scène, si le chemin était plus court.

Le comportement du public a changé. On ne voit plus les spectateurs d'une salle attendant bon gre malgré l'entracte (qui est annoncé pour s'enfinir). Non, l'habileté qui habite la scène à des spectacles brés à zapper l'issue l'évent sans cesse ou bouvant leur bouteille d'écran pendant qu'ils regardent et bavardent entre eux sans égard pour leurs voisins.

Joué une éducation, semble à réitérer. Questions qui dépassent le cadre du Festival et concernent les arts du spectacle (ou l'enfer-





© Pascal Victor

c'est que les trois premiers actes sont d'un foisonnement presque romanesque tandis que les deux derniers marquent un resserrement de l'écriture qui annonce les pièces de la maturité et ouvrent sur des « Cersaie », sur des « Ivanov », voire sur des mises en scène de Lascade quand il monte  *Ivanov* ou  *La Mouette*. On en verra des signes sur le plateau. Il est significatif que, sur la fin, j'ai retrouvé ma façon de mettre en scène, tandis qu'au début, j'ai été porté par la fantaisie du jeune homme.

**Cette fantaisie fait-elle de *Platonov* la pièce la plus « légère » de Tchekhov ?**

De celles que j'ai montées, c'est la plus légère. Mais attention ! Elle est sombre, noire, sanguine. On assiste à un meurtre en direct alors que d'habitude, ce sont plutôt des personnages qui se suicident en coulisses. Mais la fantaisie est très forte, beaucoup plus forte qu'ailleurs. Dans les deux premiers actes, il y a un thème qui ressemble beaucoup au *Songe d'une nuit d'été* : Tchekhov écrit sous l'influence de Shakespeare, j'ai eu souvent l'impression qu'il venait tout juste de poser *Hamlet* et *Le Songe* pour travailler. Et puis il y a du Mozart et du « Don Giovanni » dans cette pièce, de la passion chrétienne, aussi. Et Socrate.

**Et Platon ?**

Et Platon, évidemment : tu sors de la caverne, il y a le feu et te voilà confronté à la vie. C'est une espèce de philosophie et d'analyse du monde où l'on parle de Platonov comme d'un petit Platon. Mais en profondeur, à mon avis, il s'agit plus d'un feu situationniste. Situationniste au sens où Platonov traverse des situations, ici et maintenant, de manière incarnéscence, ce qui fait que cette situation se révèle aux yeux des autres. Alors que, souvent, on vit les événements dans le monde, les choses cachées y abondent. Mais je crois que Platonov est plus Diogène que Platon : il est celui qui dérange. À un moment donné, un personnage lui demande : qu'est-ce qui t'empêche de vivre ? Et lui de

répondre qu'il n'y a pas d'empêchement : « Je suis comme une pierre sur la route, la pierre rien ne l'empêche, c'est elle l'empêchement. »

**Nous voyons, sur la scène, une communauté d'acteurs jouant une communauté de personnages. Vous aimez cette idée de communauté ?**

Oui. Sur le plan politique et social, j'ai l'utopie d'une société où le groupe invente ses propres règles au service de tous et de l'individu. Une société d'ou émergerait, soudain, une personne devenue remarquable grâce au groupe tout entier et susceptible d'y retourner, pour qu'un autre, alors, se distingue. J'aime cette idée de solidarité, de complémentarité, de chaîne. C'est dans ma manière de faire du théâtre. À la différence de la tragédie antique où il y a le choeur, d'un côté et le héros de l'autre, où il y a un commentateur et, presque, un jugement de l'action, le groupe, lui, ne porte pas de jugement : il est l'action même du texte. Les

pièces qui permettent cela m'intéressent beaucoup.

**Quant à vous, vous jouez, Ossip, le bandit, le mal-aimé. Pourquoi jouer dans vos propres spectacles ?**

Pour rester proche de mes acteurs. Pour partager les mêmes sensations qu'eux, vivre les mêmes dangers, pour continuer à parler la même langue, la langue du plateau. Et parce que cela me dérange d'aller sur la scène pour vivre ce que j'ai envie de vivre. Pourquoi Ossip ? Je ne l'ai pas choisi. J'ai été appelé par ce rôle. Ossip, c'est le rôle qui va au meilleur en scène. C'est un personnage de la dramaturgie à la fois présent et absent, c'est celui qui voudrait tuer Platonov. Je pense qu'il est assez juste que le meilleur en scène tente de tuer son acteur principal. Tout en l'aimant et en lui donnant tout. Comme dit Malakovski : « Il faut savoir plier la gorge de ses propres passions. » Ma passion étant, en ce moment Platonov, je lui plie la gorge, physiquement, pendant le spectacle.

*Propos recueillis par Laurence Liban*